

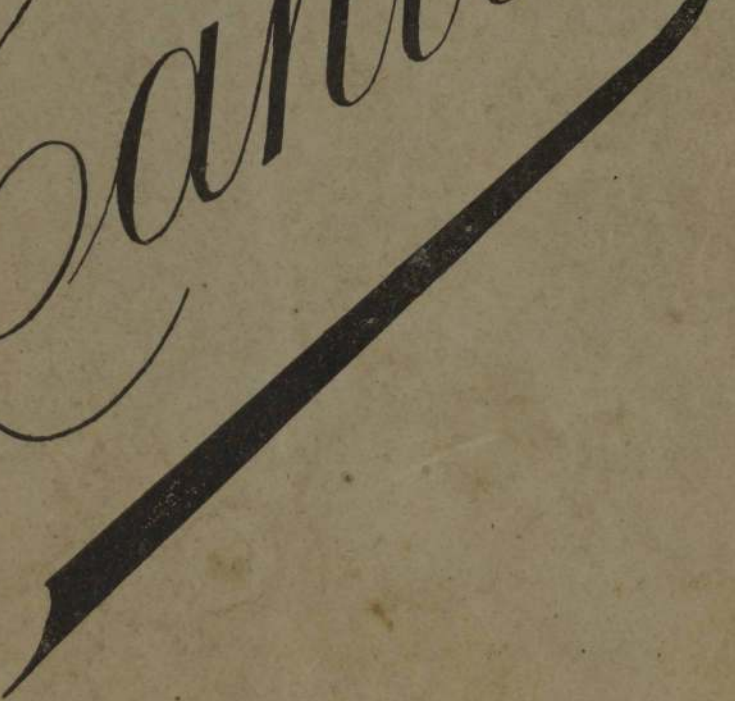
Bequenez -

Histoire de ma vie. 11

Pardon de Kerdion

100 pages à écrire
pour 10 c.

Cahiers



Appartenant à

Return our pays
mortgage - to us

A près avoir copieusement dîné chez le
 maire j'allai faire un tour jus qu'au pardon
 ou je vis que rien n'était changé. A l'entrée
 je revis les mêmes affligés et les mêmes paraly-
 tiques bordant les deux côtés du chemin et
 appelant à tue tête avec des intonations
 jérémiennes et galimiques la pitié des passants.
 Des biquillards, des monothotes, des culs de jattes
 d'autres montrant des plaies horribles et d'autres
 souvent entendus à dessein pour exciter la pitié
 d'autres affligés d'une demi douzaine de gosses
 en genouilles et rangés artistement par rang de
 taille sur la paille ou la fougère. Et c'était
 au nom de Dieu et de Marie sa mère, la notre
 Dame de Kerdwob que ces malheureux imploraient
 la charité et citait aussi au nom de ces mêmes
 saints qu'ils la recevaient. L'humanité n'y était
 pour rien. Ce n'était pas une aumône
 que ces malheureux recevaient, c'était de larges
 pièces a gros entrets, puisque les ~~dominateurs~~
 devaient recevoir en grâce et en indulgence
 le centuple, comme il est dans les évangiles, et
 Timothée dit: « Le riche qui donne s'amasse aussi
 pour l'avenir un trésor placé sur un bon fonds. »

L'aspect général de ce grand pardon
était toujours tel que j'en avais vu autrefois.
L'esplanade était entièrement couverte de tapis
et de longues tentes blanches, lesquelles étaient
remplies de gens buvant des canots et d'autres
mots, c'est-à-dire de l'eau poivrée mêlée de la
plus mauvaise eau-de-vie. Je voyais encore
des hommes et des femmes tournant autour
de la chapelle les uns about les autres se
trainant sur leurs genoux. Ici je pouvais
constater cependant malgré les épithètes dont
on gratifie les bretons au sujet de leur ignorance
ou leur fanatisme que j'en avais vu d'autres
peuples plus ignorants et plus fanatisés
encore aussi bien chez les chrétiens de toute
secte que chez les mahométans. J'avais
vu les moujiks russes se traînant à deux
genoux pour se rendre au saint sépulchre
en suivant soigneusement la voie du bonheur
et se battre le front, les reins et autres
parties du corps avec des bouts de corde
allumés au feu du saint esprit. J'avais
vu au Mexique des femmes se traînant
à genoux les jupes relevées à la suite de
canots d'indienne pressés, et j'avais vu

une vendée saint imiter toutes les scènes
de la passion avec un pauvre bougre
qui se laissoit faire comme s'il eût été
le Christ. on ne peut pousser plus loin
les folies de la religion. — Je voyois
cependant que Kerdwob les miracles avoient
baissés, car il n'y avoit pas autant de
sacs de blé, de moutons, de bœufs de génisse
que j'en avais vu autrefois offerts par les
miraculés et par ceux qui demandoient à
l'être. Cela provient sans doute de ce que
cette Dame malgré ses nombreux enfants
ne peut pas tenir plusieurs maisons de
commerces à la fois. Ici en Bretagne elle
en a tenue successivement plusieurs, grâce à
sa mère sans doute qui en est la patronne
mais toutes elles tombent en décadence
les unes après les autres, surtout depuis
que cette grande insensuelle a porté le
centre de son industrie dans les pyramides.
Enfin je pus parcourir et observer toute
l'ofite malgré les appels qu'on m'adressait
de tous côtés car déjà la légende de richissime
sous officier lancée la veille par le vieux
cultivateur de Guéhenne était connue de tout
le monde, et on me regardait avec curiosité.

Mais je ne m'arrêtais pas long temps à courir
avec ceux qui m'arrêtaient, et cela donnait
encore plus de corps à la légende. Un seul
paysan de la commune, un des riches, est
l'ami d'un gendarme de moi, et manifeste
sa jalousie en me demandant brutalement
dans un mauvais français de voyous ou
j'avais volé mes gendarmes de sergent,
car lui avait aussi fait sept ans de service
et n'avait même pas pu être caporal
malgré qu'il avait dix fois plus d'âge
et de capacité que moi. Mais voyant
que j'avais offert à cette brute je fis
semblant de ne pas l'entendre ni de le com-
prendre. Car avec ces sortes de gens toutes
les explications et tous les raisonnements
sont inutiles. Le seul moyen de les convaincre
qu'on est leur supérieur est de les terroriser
et de leur mettre un pied sur la gorge.
Cependant malgré les invitations
qu'on m'adressait je pus m'échapper
de ce milieu infernal et je pris à travers
champs et sentiers que je connaissais le chemin
de Guilencade plus en plus convaincu
que je ne pourrais plus être heurté nulle
part que seul l'abus des stances et que

j'avais hâte d'aller avoir pour y dîner
 mon ermitage. - Le vieux et la marraine
 furent surpris de me voir arriver si bonne
 heure à la maison; ils ne comptaient même
 pas sur moi ce jour-là. Nous causâmes
 encore longtemps le soir-là, et je fus bien
 surpris de constater que cet ancien gendarme
 qui avait fait trente ans de service dont
 vingt à Paris était resté complètement
 breton; il avait conservé toutes les idées
 et toutes les superstitions du pays natal.
 Il n'avait rien oublié; n'ayant rien appris
 sinon qu'il s'était créé deux fétiches de
 plus. L'homme de breizmañ et l'homme
 de décembre. Impossible de raisonner
 avec lui sur aucun sujet si non sur les rues
 de Paris qu'il avait bâties pendant 20 ans
 et sur les breconniers des côtes du nord où
 il avait terminé sa carrière de gendarme.
 Quand je lui parlais de Stang Od et
 où je comptais aller demeurer il me disait
 que ce Stang était toujours de plus en plus
 branté par ses enfants, des couricuels
 et la vieille gwaeth; la vilaine fée, y
 thomeur toujours en maîtresse. Et il affirmait

l'avoir vu plusieurs fois. C'était une
grande femme toute blanche de corps
avec une couronne de houx sur la tête.
il avait aussi vu les couveteux, ces malins
petits nains qui se plaisent à faire toutes
sortes de niches aux voyageurs nocturnes
qui ont le malheur de passer auprès
de leur demeure ou de leur de leur ébats.
J'ai déjà raconté en commençant ces récits
l'histoire de tous ces lutins et fées que mon
père voyait aussi à chaque instant.
Bien entendu la marraine avait vu
tout cela aussi et autre chose encore.
Cette marraine me demandait si je n'avais
pas été voir le curé. Quand je lui dis
que je ne plus avoir affaire aux curés
ni celui là ni à d'autres elle poussa
de gémissements soulennels et appelait la
vierge Marie et son doux Jésus à son aide
pour sauver le pauvre enfant ignoré. N'ayant
plus ni père ni mère depuis longtemps
la vieille marraine voyait de son devoir
de veiller sur moi, car elle savait toute
sa prière et son catholicisme. Or le catholicisme
baptême et au le parrain et la marraine
doivent, à défaut des parents, veiller à l'éducation

chaetienne et au solut de leur filleul.

puis la mannein se mit a rabacher les prairies
de soir sans lesquelles elle ne manquait pas
de dire un pater et un ave maria pour la
conversion de son filleul. Toute cette nuit
je songeais qu'il me serait impossible de vivre
au milieu de ces gens. Mieux valait pour
moi retourner au Mexique au risque de me y
faire assassiner si je ne pourrais m'installer au
stang ou du moins de contact de mes nombreux
compatriotes. Aussi le lendemain j. partis
à bonne heure par cesir ces bos fonds et
ces rochers que j'avais si souvent parcourus
dans mon enfance. Mais je vis que l'aspect
de ce stang avait beaucoup changé. Des
marchands de bois étaient venus dans le pays
avec des scies mécaniques et avaient trouvé le
moyen de retirer de ces bos fonds, que l'on
croyait enaccessibles les chênes séculaires qui se trouvaient.
Cependant il restait encore assez de bois, des
sauges et des épines. J'étais allé d'abord
à Gaffonoz une assez grande ferme tout au
le stang ou du moins de laquelle s'étend la plus
grande partie, la partie la plus abrupte, la plus
sauvage et la plus inaccessible de stang.

Fontaine vicienne

C'est dans cette partie que les pères
refractaires bretons allèrent se cacher pendant
la Révolution dans un endroit appelé Bée
ou grip ou il n'y a que rochers, gouffres
et précipices. J'allai voir la grotte dans
laquelle ces pères tremblaient et craignaient
pour leur vie de la machine de Guillotin, plus
puissante alors que leur Dieu tout puissant.

Dans cette grotte qu'on appelle toujours
tout ou rien, le trou des pères,
on peut se loger facilement et longement
et y serait à l'abri des visites importunes
car il faut avoir de la hardiesse, de l'
adresse et de l'agilité pour arriver jusqu'
là; il faut même connaître le secret
d'Ali Baba. Malheureusement il n'y
a ni eau ni bois et pas un pouce de
terre susceptible d'être cultivée. C'était
un ermitage pour trop misérable, plus
misérable que ces fameux ermitages de
la Béarnaise ou se réfugièrent les
premiers catholiques, surtout pour moi
qui n'avais rien attendu du ciel ni
de l'enfer comme ces premiers ermites.
Notamment un certain Paul, le premier

De tous à qui son Dieu avait fourni
 gratuitement une maison, une fontaine et
 un palmier extraordinaire dont les feuilles
 lui servaient de vêtements et les fruits de
 nourriture. De plus il avait un corbeau
 qui allait tous les jours lui chercher une
 ration de pain à la grande boulangerie
 du paradis. Et quand le vieil Antoine
 son collègue venait le voir ce corbeau
 intelligent apportait double ration.

Et ce pauvre Antoine avait pour compa-
 gnons de solitude un joli cochon, ou
 cochonne, sans compter que la belle
 Proserpine, la maîtresse de Pluton,
 venait très souvent lui rendre visite et
 le séduire par ses charmes. — Je descendis
 donc de Boulav. vers le pied chercher
 ailleurs une position plus commode. L'épace
 ne manque pas du reste, car ces bras for-
 titaniques ont environ ~~de~~ seize kilomètres
 de longueur au fond desquels coule impétueu-
 sement en cascade, comme s'échappent les costillans
 et l'Indo de Ch. le beau fleuve. Partout sur
 les flancs de ces stangs, il y a des grottes
 de cavernes naturelles des corridors surnaturels.

J'espérais un bonheur réel à passer un
seul et libre ce sauvage pays, témoin de
mes jeunes années ou j'allais alors chercher
du bois mort, et des glands pour les cochons
et aussi des nids, des noix, des lues, des
murs sauvages. A près avoir déjà vu
plusieurs endroits assez convenables, j'e-
m'arrêtai enfin en un lieu appelé
Cochtano. Là il y avait une petite source
qui sourdait à travers les rochers et était
au milieu d'un grand bois de chêne de noisetier
de houx, de buellier, de ronces et d'épines.
Il n'était pas possible de trouver un meilleur
endroit pour un ermitage. Les fruits sauvages
et naturels y abondaient, les fruits qui donnaient
à la nourriture de nos premiers parents
avant qu'ils eurent inventé des instruments
pour cultiver la terre. J'avais de suite
fait mes plans. J'y bâtirai une maisonnette
selon ma façon, les pierres et le bois ne
manquant pas. J'en obtiendrais un rocher
couvert pour y mettre en rang surperposé
une centaine de rochers. Mais je ne comptais
d'abord que par une trentaine qui me
coûteraient environ trois cents francs.

A près je verrai. Je comptais que je pourrais
 aussi sificher quelques vers de terrain pour
 y cultiver des légumes. de cette façon j'aurais
 des occupations toute l'année, sans compter
 que je pourrais pêcher & chasser. car je voyais
 que le gibier ni le poisson n'avaient pas
 tous disparu encore. Mes abeilles me donneront
 quatre mois d'occupation, de commencement
 de juin ou l'essaimage commence ordinairement,
 & la fin de septembre ou se fait la vente, la
 fabrication du miel & de la cire. pendant
 l'hiver je pourrais cultiver, chasser & pêcher,
 & puis j'aurais aussi des ruches à confectonner.
 Non pas des ruches mobiles & artistiques comme
 j'en avais vu la bas. à Aise chez notre ami
 l'apiculteur savant. j'ai vu certainement ces
 sortes de ruches ne sont bonnes & utiles que
 dans les pays privilégiés où les abeilles trouvent
 à butiner presque toute l'année, & on peut
 alors faire de l'apiculture savante & intensive.
 Mais ici où les abeilles ne trouvent le miel
 qu'en milieu de l'été en juillet & commencent
 d'août, de petites ruches en paille suffisent;
 sont faciles à confectonner & faciles à mouler.
 Je comptais de cette sorte apporter certains améliorations
 à ce système à mesure que l'expérience m'en viendrait.

Abeilles

Démontrer l'utilité et les avantages. C'est
est perfectible en ce monde attendu que le
créateur n'a rien fait de parfait. Les ruches
en paille sont de reste les meilleurs logements
pour les abeilles. Ces ruches bien construites
les garantissent contre le froid de l'hiver et
contre les grandes chaleurs de l'été. Je pourrais
bien fabriquer quelques une en planches avec
votre seringue, comme j'en avait vu à Aix
mais ce serait comme fantaisie et afin
de pouvoir observer les travaux intérieurs
de la colonie qui est seulement curieux
et étonnant d'observer. Au sujet de ces
petites bêtes les Bretons ont et auront toujours
je crois les idées les plus erronées comme ils
en ont de reste sur bien d'autres bêtes et
choses. Des paysans a commencer par
mon père qui ont cultivé des abeilles
toute leur vie ne savent comment ces
insectes construisent la belle architecture
intérieure de leur demeure ni comment ils
se reproduisent. Le meilleur et le plus
expérimenté des apiculteurs Bretons, vous
répondra que ce sont là des secrets que
personne ne connaît et ne connaîtra jamais

Il y a une légende comme il y en a tant
 en Bretagne, qui dit qu'il est absolument
 défendu à tout apiculteur de chercher à
 connaître les secrets des troupeaux des abeilles;
 il ne doit pas même se poser ces questions
 sous peine d'être sévèrement châtié, comme
 plusieurs ont déjà été. D'après cette légende.
 Mon père, un vieil apiculteur consommé,
 affirmait - et il était cru par tout le monde -
 que les essaims qui sortaient pendant les
 huit jours qui suivent la fête de ce nomme
 Dieu, ou fête du saint sacrement, construisaient
 tous dans l'intérieur de leurs ruches l'image
 de ce saint sacrement, quoiqu'il n'aurait
 jamais vu ça assurément. Certainement
 qu'en rêve. Comme il affirmait que la
 mère qu'on appelle aussi reine, pouvait
 en cas de mort être remplacée par un
 épé de seigle trempé dans l'excrément
 de porc. A propos d'excrément, cette fable
 a dû être apportée aux bretons par les Romains
 on sait dans la mythologie gréco-romaine
 il est dit que les abeilles naquirent des
 entrailles des gémisses et des taureaux sacrifiés
 par Aristée pour apaiser les mânes d'Euridice

Sont il avait causé la mort en la
poursuivant le jour de son mariage avec
Orphée. Cela ressemble à la fable des
mahométans qui croient que les pourceaux
naquirent des excréments des éléphants
renfermés dans l'arche de Moïse. Et c'est pour
ça qu'ils ne veulent pas toucher à la chair
de ces animaux. Cela touche un peu à l'his-
toire naturelle des êtres qui tous naquirent
des excréments ou du limon de la terre laquelle
renfermait en principe les germes de tous
les êtres. Aussi la bible dit bien que
l'homme fut fabriqué avec ce limon
et avec le plus mauvais morceau de limon
peut-être l'Éternel ne songea à le fabriquer
qu'après avoir fait tous les autres animaux
et quand il ne lui restait plus dans l'étroit
espace où il opérait qu'un peu de la lie. —
Je restai longtemps à contempler ce lieu
où je pensais venir vivre en paix et en
liberté, dans cette liberté dont je jouissais
tant en ce moment, et avec autant plus
d'intensité que j'avais toujours été jadis là
dans le plus des esclavages. Et je songeais
que tout en me retirant de la société des

hommes je leur serais en core utile puisque
 j'allais de société avec les abeilles créer pour
 elles des produits bons et utiles. Je ne
 serais pas un ermite comme Scinède Stylite
 qui passa trente ^{ans} au sommet d'une colonne
 à regarder la nuit les étoiles et le jour son
 ombrel. A l'exemple des autres sont
 je comptais m'entourer, je travaillerais aussi
 de concert avec elles. Or il n'y pas au
 monde aucune société de bipèdes ou quadrupèdes
 travaillant et se gouvernant comme les abeilles.
 Là tout le monde travaille, sans ^{un} accord préalable,
 chacun pour tous et tous pour chacun. Il n'y
 a ni fainéants, ni parasites ni tyran ni
 despotes, ni fripons, ni charlatans parlementaires
 ou sermonaires. Il y en a qui nous que la reine
 gouverne et commande à sa colonie. Non.
 cette reine, unique mère de toute sa population
 ne commande rien. Son unique occupation
 dans la ruche est de pondre des œufs au
 printemps dans les cellules vides des rayons.
 Elle peut pondre jusqu'à trente mille œufs
 durant son existence qui est ordinairement
 de quatre ans si elle ne meurt pas par accident.
 Et tous ces œufs ont été fécondés par une seule
 copulation avec un mâle.

~~Le développement des abeilles et des autres insectes~~

C'est aux ouvrières qu'incombe le soin de couvrir ces œufs jusqu'à ce qu'ils soient transformés en larves, ensuite de nourrir ces larves avec du pollen et des fleurs jusqu'à ce qu'elles soient transformées en chrysalides. Alors ces chrysalides sont renfermées dans leurs cellules avec un mastic spécial d'où elles sortent enfin en papillon, en ouvrières complètes. Ce sont des femelles, mais des femelles dont les organes génitaux sont ~~atrophies~~ atrophies. Elles sont ainsi exemptes de tout besoin, de toute passion créatrice qui tourmente tant les autres femelles. Cette différenciation des abeilles ouvrières provient de la forme des cellules où elles sont fabriquées. Lorsque ces abeilles veulent une femelle complète, une future reine elles allongent la cellule d'une larve en forme de gland de manière que cette larve puisse prendre tout son développement. Les abeilles fabriquent aussi des mâles dans des cellules spéciales dans lesquelles la reine pond des œufs masculins. Car il faut des mâles pour féconder les jeunes femelles destinées au repeuplement. A la fin de l'été jusqu'au commencement de l'été lorsque une ruche a trop de peuple

elle essaime; c'est à dire une partie de la
 population émigre et va ailleurs former
 une nouvelle colonie en entraînant avec elle
 la mère. Mais cette immigration étant
 prévue les abeilles ont préparé une autre
 mère qui sort de sa cellule dès que l'autre
 l'a quittée. Deux ou trois jours après cette
 jeune vierge sort de la ruche sans un opus
 même si le temps le permet, et va dans les
 airs flirter avec les mâles qui sont portés
 en avant pour l'attendre. Dès qu'elle en a
 trouvé un qui lui plaît elle se marie
 avec lui sans formalités ni cérémonies.
 Un instant après elle retourne à la ruche
 laissant son mari qui tombe à terre et
 meurt immédiatement après son acte, comme
 les bombyx et autres mâles de coléoptères.
 Mais rassurée avant de mourir une nombreuse
 descendance, la jeune future mère a reçu
 de lui dans cette unique étreinte d'amour,
 de quoi donner la vie à toute une multitude
 ce qui prouve l'infécondité de la mort.
 Mais ces mâles sont les abeilles jobards
 toujours beaucoup plus qu'il en faut car sont
 impudiquement mis à mort dès que la
 campagne a terminé.

car ce ne sont que des parasites qui mangent beaucoup et ne produisent rien or dans les sociétés des abeilles on ne veut pas nourrir des individus inutiles comme dans nos sociétés humaines ou les inutiles les parasites et les sybarites sont si nombreux et sont les plus fiers et les plus hautes cimes parce que les ouvriers et les ouvrières humains au lieu de faire comme les abeilles, d'élever tous ces inutiles parasites se laissent au contraire tomber et égarer par eux.

Ce fut en faisant toutes ces réflexions et en mangeant des mures sauvage que je descendis au bord de la rivière où je m'assis les pieds pendants au-dessus de l'eau limpide et cascade du lindo ool qui me rappelait plein cours d'eau vus et parcourus le monde notamment la Charvacia en Crimée.

Après avoir fumé une cigarette en regardant couler l'eau, je m'étais endormi. J'en avais besoin car il y avait déjà plein nuit que je n'avais guère dormi.

Pendant ce sommeil mon esprit qui ne repose jamais partit en voyage, il parcourut en cet instant toutes les
stopper

de ma vie écrivait depuis le jour, le
 premier dont je me rappelle. Ce je faillis
 mourir non loin de là, dans un champ
 de lande et d'épines, de ronces et
 de rajeur, jusqu'à mon retour en ces
 lieux; puis il vint me retrouver et
 m'écrire. En m'écrivant je crus
 qu'on avait crié aux armes car je me
 croyais en ce moment être à Jolfa ou
 j'avais naguère passé une triste nuit au
 bord d'une rivière semblable à l'Obi.
 Mais je me remis vite à je récomen ma
 situation. Il faisait nuit depuis longtemps sans
 doute. La lune éclairait faiblement le sommet
 des arbres. Le temps était propice pour
 les ardeurs de nuit, les lièvres, les lapins
 les blaireaux, les chiens d'eau, pour les
 couriures et les jés. Je ne pouvais m'empêcher
 de songer à ces derniers êtres nocturnes
 tant l'homme conserve toujours dans
 sa tête les premières notions qu'on y a
 données. Or le même avait été bercé
 de légendes de revenants, de lutins, de fées
 et de couriures. En ce moment je me
 trouvais en plein dans le pays de ces
 habitants de la nuit et de l'heure même

ou ces habitants se livrent à leurs travaux
ou leurs ébats nocturnes. J'avais bien
secoué la tête en me disant que c'était
véritablement par trop stupide de songer à de
pareilles névroses ces premières idées fou-
dans ma jeune cervelle s'y manifestant
toujours. Toutes ces idées imaginaires ne me
faisaient plus peur maintenant. Si je me
trouvais trôné dans une pareille situation
à l'âge de douze ans, je serais sorti de là
les yeux fermés avec mes chapeaux dressés
comme les plumes d'un porcépic en colère
et me citant mentalement des potes et des
ave marie à l'adresse de la Dame de
Kendal afin qu'elle vienne me protéger
contre tous ces méchants habitants de nuit.
Heureusement je savais à peu près où je
me trouvais ayant si souvent parcouru ces
stangs entiers. Je savais qu'il y avait
par là un sentier qui allait depuis la
rivière jusqu'à mi-côte où il avait une
espèce de chemin charretier conduisant
au Guilence. Ayant enfin trouvé
ce sentier assez ténébreux je montai
jusqu'à la voie charretière, puis j'arrivai

près de la fontaine Wüern. Cette belle
 fontaine à laquelle j'avais rêvé si souvent
 quand je menais de soif les bœufs dans les oasis
 de Afrique et de Mexique. Cette fontaine fournit
 la plus belle et la meilleure eau qu'il soit
 possible de trouver. Quoique je n'avais
 pas soif en ce moment je voulais quand
 même goûter de cette bonne eau puis
 je m'assis sur une pierre à côté d'une
 cigarette. Au-dessous de cette fontaine
 il y avait un lavoir; un lavoir haute
 par les lavandières de nuit. Coccery et
 nos meschantes femmes qui, comme les
 Coceriques, se plaisent à faire toutes sortes
 de niches aux autres femmes qui ont eues
 le malheur de s'égarder parmi elles la nuit.
 et non loin de là il y a un grand plateau
 où les Coceriques viennent aussi danser la
 nuit. Ce plateau d'après ses formes et
 je crois, a été un camp romain que
 les archéologues bretons ont oublié.
 Cet endroit était aussi le rendez-vous
 des créés de nuit, Hopper nos. Ces hopper
 nos sont des enfants morts sans baptême
 et qui doivent rester avec ainsi jusqu'au jugement
 dernier.

De ces êtres ont été créés pour l'esprit
superstitieux et craintif des Bretons, témoins porta
à voir ces êtres surnaturels partout. L'un
sans la nuit, d'une pierre blanche, d'un ton
de bois couronné d'épines, d'un levain, d'un
lopin, les échos de la voix qui dans ces
stangs surtout se repercute avec une force et
une clarté étonnante, les cris de la chouette
qui ressemblent aux cris des poissons quand
ils sont en grandes journées, ou quand ils sont
sereins; les appels des hiboux qui prononcent
parfaitement le mot breton poot, garçon,
ont été sans doute pour beaucoup dans
la création de ces êtres surnaturels de la base
Bretagne, dont plusieurs n'ont pas leurs
semblables chez les autres peuples superstitieux.
Pendant que j'étais à la pais de cette belle
et bonne fontaine dans laquelle Narcisse
se mirait même malgré lui, je vis l'aurore
paraître derrière la montagne. Alors je me
dépêchai de gagner la maisonnette de tontou.
Il était déjà levé quand j'arrivais. Comme
lui et la marraine s'étonnaient de me voir
revenir à cette heure, je leur racontai fidèlement
comment et où j'avais passé ma journée
et la nuit. Ils n'en crurent rien, bien entendu.

Si non cependant que, si réellement j'étais
 allé au stang où j'aurais pu y avoir
 été retenu par ces fées ou ces courtoises
 disques j'avais l'air de me moquer. puis
 la marraine me reprochait de ne pas rester
 à la maison où beaucoup de gens étaient
 venus pour me voir, même des barvanel
 Les barvanel sont de vieilles commères qui ont
 pour mission d'accepter et de marier
 les jeunes gens. C'est un agréable métier
 et très lucratif pour celles qui savent bien
 l'exercer. Cependant je dis à la marraine
 que j'étais bien fâché mais j'étais obligé ce
 jour-là d'aller encore à Quimper et disant
 j'avais un mandat de deux cents francs
 à toucher, puis à voir combien me j'avais
 à la caisse d'épargne. Je dis à la bonne
 vieille de dire aux barvanel qu'elles perdraient
 leur temps avec moi, que j'allais me marier
 avec la fée du stang où. Et après avoir
 mangé une soupe au lait je partis pour
 Quimper au grand mécontentement de la marraine.
 Cependant en route je ne pouvais m'empêcher
 de songer à ce que la marraine me dit au sujet
 des barvanel et je pressentis le malheur
 auquel je ne pouvais m'échapper, connaissant ma

faiblesse et ma bonté de cœur. pour mes
opinions et idées politiques et religieuses j'ai
à l'échaffaut ou au bûcher plutôt que de
céder ni de me retracter sur un seul point
et sans convaincre que mes opinions et mes idées
sont les seuls qui, mis en pratique pourraient
donner, ^{au genre humain} dans le salut, la vérité et la justice,
tout le bien que sont et est susceptible de
sans son court passage sur le globe. Mais
lorsqu'il s'agit de passer second de rendre service
à quelcun fut-il mon plus grand ennemi
je ne me refuse jamais. Et voilà donc
venant tous mes malheurs. Dans ma carrière
militaire je n'aurais fait aucune prédiction
et si je n'avais pas voulu rendre service
aux camarades ou collègues. Dans la vie
civile tous mes malheurs et toutes mes misères
viennent d'avoir rendu service à tous ceux
qui m'en ont demandé, malheurs et misères
prodigieusement aggravés par la tenacité insur-
montable de mes idées politiques et religieuses.

En allant vers quimper ce jour là je prévoyais
sûr les malheurs suspendus sur ma tête et
ce n'était avoir fait de si beaux projets au
Stary 604. Arrivé à un endroit qu'on

appelle J'enker Bromme je me trouvais
 en face de trois chemins conduisant l'un à
 à Quimper. Hercule, nous dit Alfred
 de Musset, se trouve ainsi un jour entre
 trois chemins ou trois Déeses. La Fortune,
 la Volupté et la Vertu, lui tendaient les mains,
 il finit par suivre la Vertu qui lui parut
 la plus belle. Ici il n'y avait pas de
 Déeses; j'avais jeté un coup d'œil rapide
 sur les trois chemins et sans hésiter je pris
 celui de gauche. inutile, dit le mohometan
 de Corneille après ton destin puisque ton destin
 coïncide avec toi. Ce jour là je me bien
 croyant que je courrais après le mien, et
 moins que j'en avais deux destins. L'un commençait
 avec et l'autre venait moi. Ce chemin passe
 par Stang et leur grand pays de l'est, par
 Henzard, Lezard pour aboutir à la route
 de Coray à Quimper. Arrivé à un kilomètre
 de Quimper, à un endroit nommé Joul
 à Rancquet, je vis un vieil homme, une
 femme et un jeune garçon en train de
 décharger une barrique de cidre. Voyant
 qu'ils étaient embarrassés j'allai spontanément
 à leur aide. J'avais reconnu la femme et
 bien vite elle me reconnut aussi.

C'était une fille de Kernoas, grande payée
touchant auquelence à au story est. Elle
avait été mariée à un homme Rosport
appartenant à une des plus riches familles
de Kusecenten. Ils avaient tenu pendant
plusieurs ^{années} la propriété de Kernoas en qualité
de fermiers en attendant l'âge de deux millions
dont la propriété appartenait de droit
l'un de ceux par la propriété de qui fut
en âge et les familles Rosport devaient s'enrichir
ailleurs. Ils trouvaient une femme à Bouven
en Eguie Arnel, voisine d'Eguie Gaborie.
Elle était qui était toujours la veuve Rosport
car lui était mort depuis deux ans. En
voyant la charrette et l'attelage qu'elle avait
avec elle pour mener une bonique de ce
qu'elle avait vendue à un habitant de ce poul
à Bonigant, je devinais qu'elle avait été
dans une pénible situation, elle la fille
d'une des plus riches propriétaires d'Eguie
Gaborie, la plus belle et la plus forte fille
de son temps. A par avoir tranquille et
repaire chez le habitant, elle m'invita à aller
avec elle voir sa femme de Bouven, son fils
qui était son chéri et son âge lors de sa
mort me traita par la main, le veuve habitant me

n'ait leur ami ne pourrait s'en empêcher. impossible
 de résister. Nous montâmes tous dans la
 vieille ^{traine} traînée par deux pauvres bœufs maigres
 et un vieux cheval qui ^{avait} peine à se tenir debout
 arrivés à la ferme on ne trouva rien à manger
 à manger si ce n'est du bouillie d'avoine
 déjà moisi. Le charnier était vide et quoique
 fût près de la saint michel. c'est à dire dans la
 saison des récoltes il n'y avait pas une seule
 pomme de terre ni un seul légume dans la
 ferme, et pas un seul grain de grains; le
 peu de blé qu'on avait récolté avait été
 immédiatement. Mais en revanche il y avait
 du cidre à volonté. Les pommes à cidre
 étaient abondantes et mûres. et il y avait
 même une grande journée pour la cueillette
 des pommes. Et c'était pour ce que la veuve
 avait été envoyer une bonniche de cidre au
 débiteur afin qu'il pût acheter quelques
 choses pour le souper des ramasseurs de
 pommes. Lorsque j'en mangé un peu
 de la bouillie refroidie en buvant du cidre
 à volonté. Je voulais voir les ramasseurs
 de pommes. Le grand verger où ils étaient
 était à vingt mètres de la maison. Lorsque
 j'y allais j'y vis au milieu de ce verger une bon-

de jeunes gens, garçons et filles qui ramassaient
des pommes en effet mais c'était pour se
les jeter les uns ~~à l'air~~ à l'air histoire de s'amuser
juste en regardant dans le coin en entrant
je vis trois individus fumant et causant
autour d'un grand bœuf plein de cidre. Un
de ces individus le plus jeune et qui ^{était}
quel domestique de la vente me reconnut.
C'était un ancien collègue en médecine.
il avait fait un congé dans l'artillerie
pendant lequel il avait gagné une vingtaine
de mille de français, et encore quel français.
Un des deux autres avait aussi servi
sous Louis Philippe et sous la République
de 1848 et sans préambule, sous l'in-
fluence du bon cidre il se mit à me rebattre
sans en français impossible ses compagnes.
Je ne compris qu'une seule chose de son
rebattis qui pouvait bien être vraie
il me dit qu'il était à Lyon dans cette
compagnie de vétérinaires de la cavalerie en pour
de manœuvre et donc un tire-balle avait
été envoyé dans le Chapeau de Castetane
il m'offensa même que l'homme qui avait
envoyé le tire-balle était son camarade
de lit. - L'autre individu, qui ne voyait

plus clair. tellement qu'il était saoul, était
 un vieux journalier d'une fabrique de bière
 qui était là à côté. pendant que je causais
 ou plutôt pendant que j'étais, agacé, les
 discours de ces barons de cidre, les jeunes gens
 étaient restés à boiller ou à hocher la tête à distance.
 ils se demandaient sans doute qui diable
 pouvait être ce singulier avec trois décorations.
 Mais le grand domestique, l'antillais qui faisait
 le portier de la maison était allé leur dire
 qui j'étais. Mais en même temps en arrivant
 personnage entra dans le salon, un monsieur
 celui-ci à l'air grave et sérieux devant lequel
 les trois barons s'inclinèrent, le valet de chambre
 de Philippe leur offrit du cidre tout en
 commandant aux autres d'aller au travail, car
 c'était lui qui dirigeait les travaux. Quand il
 dit quelques mots à mon sujet au monsieur
 il s'en alla aussi en criant aux jeunes gens
 de se dépêcher car la journée s'avance. Resté
 seul avec le monsieur qui parlait assez bien
 le français, celui-ci me déclara ensuite
 qu'il était l'homme de confiance de
 Monsieur Mathieu de la Boissière propriétaire
 de Boulven dont le château était à deux
 pas de là et dont on voyait les tours.

Il me fit comprendre que c'était lui
le vrai maître à Beulven, le seigneur ne
s'occupant de rien et ne voyant rien par lui
même. Aussi quand il vint à parler
de la veuve et de la triste situation où elle
se trouvait, il portait comme portent les
maires, il disait Nous avons laissé ici
la veuve Rosport que nous aurions secourue
il y a deux ans, parce que nous espérons
qu'elle aurait trouvé à marier avantageu-
ment sa fille aînée qui est certes la
plus forte et la plus belle fille de la commune
il s'en est présentée déjà trois ou quatre
mais c'étaient des fainéants et des ivrognes.
Puis il me questionna sur ce que je voulais
faire dans le pays. Avec ma franchise
ordinaire je lui avais expliqué mes
projets au Strong Och. Il se mit à rire
puis, s'arrêtant, il me dit. Mais pour quoi
ne pas venir ici. Nous sommes dans un
crustage ici, entourés par la mer de tous
côtés, la ferme est très bon marché, si
you aviez ici un homme d'ordre. commandant
l'agriculture y ferait sa fortune. Puis
quand le vieux philippin vint à passer venant
de porter une charge de pommes dans l'aire à battre

il lui dit: tien. Nos port voici l'homme
 qu'il nous faudrait pour Marie y vivre
 et pour diriger la ferme ici. Oui, oui répondit
 le vieux en bigayant, j'ai pensé en sorte
 quand j'ai vu le sergent arriver ici. Ce sergent
 était le cousin germain de la veuve, et était
 fermier aussi de côté là. Il se mit alors
 à faire l'éloge de toutes choses à Boulven,
 de Monsieur et Madame Mollabe, de leur honneur
 de confiance et de l'homme de confiance, de la
 veuve, de la cuisine et surtout de la fille; des autres
 fermiers, sans s'oublier lui-même. Enfin tout
 était pour le mieux dans cette paroisse
 de Boulven. Et la veuve qui avait dit
 oui, oui à l'homme de confiance, son savoir
 trop ce qu'il disait, comprenait très bien maintenant
 aussi il jeta là son sac et nous invita à aller
 à la maison pour boire l'agoutte à causer
 à la veuve. Là l'affaire fut vite arrangée
 entre les trois sans que j'eusse besoin de rien dire.
 Mais qui ne dit rien consent. Dit le proverbe.
 L'homme de confiance voulait me conduire
 au château pour me montrer à ses seigneurs
 qui seuls avait le droit de donner à la veuve
 la grande qui leur convenait.

J'en eus la force de refuser d'aller au dîner
Monsieur assez indigne de ma part. Attendu
dis-je que je ne vois être rien de fait. vous
vous trompez avec moi. ce n'est pas moi
l'homme qu'il faut ici. - Mais rien n'y
faisais, j'étais l'homme qu'il fallait pour
l'homme de confiance l'avait dit.

Pendant ce temps le neveu était venu,
le souper était prêt et les ramasseurs de
pennies étaient rentrés. Moi je voulais
partir. mais impossible: il fallait d'abord
souper et voir les jeux, or c'était une affaire
qui sont indispensables pour bien finir les
grandes journées. C'est un peu comme
dans le grand monde où les grandes soirées
se finissent à l'opéra ou à la comédie.

Le vieux Prosper avait pris Marie yvonne
sa nièce, par le bras la poussant vers moi en
lui disant: tien ma nièce, voilà ton bon
ami, qui sera mon neveu, n'est-ce pas vrai
mon sargent. La fille qui savait bien qu'elle
ne pouvait choisir le mari qui lui convenait,
répondit dans ce langage moqueur particulier
à ces batons, que c'était bien moi qu'elle avait
toujours vu dans ses rêves. si elle n'était
pas encore mariée c'était parce qu'elle

m'attendait. Nos voisins pas encore
fini de dîner que tous les serviteurs du
château, l'homme de confiance en tête d'abord
venus pour assister aux jeux et aussi pour
voir le fiancé de Marie. y vint, car l'homme
de confiance qui en avait parlé à ses seigneurs
à maître, leur avait assuré que la chose était
faite. Enfin les jeux commencent, ces jeux
grossiers et stupides, toujours les mêmes, des
basculades; les femmes, qui commencent toujours
les premières, basculant les hommes et ceux
ensuite basculant les femmes. puis les jeunes
et même les vieux se mettent à faire ce qu'ils
appellent des tours d'adresse mais qui sont
de véritables tours de maladresse, grossiers, stupides
et dangereux. Mais enfin ce sont les seuls
amusements auxquels les pays ignorants peuvent
se livrer, et ils y éprouvent plus de vrai plaisir
que les riches blasés dans leurs théâtres ou leurs
bals et grand orchestre. — Moi je m'étais
retiré avec l'homme de confiance au haut de
la table pour causer, laissant les joueurs à leur
jeu. Cependant vers la fin le vieux soldat de
Philippe — qui était encore le plus adroit et le plus
lâche de tous, voyant partir d'instinct un digne

peut être bien calculé, sans demander gare
je saute sur la table et descends à terre par
un saut périlleux en arrière, puis je porte
sur les mains les jambes en l'air, et je fais encore
deux sauts périlleux l'un sur les mains et l'autre
en l'air. puis j'allai à ma place à côté
de l'homme de confiance. toute la monde
était resté bouche bée. Le vieux trouper finit
par dire cependant qu'il est tard de me pro-
voquer, et voyait qu'il ^{vais} trouver son maître.
Après ça on voulait encore que je fasse quelques
tours de physique, très en vogue en ce temps là.
Je connaissais tous ces tours d'escamotage, de
~~prestidigitation~~ prestidigitation. car récemment
me manquant par alors d'articles de journal
je fis donc quelques tours de passe-passe de l'escamotage, puis je finis par le grand tour
d'amarage, qui fut inventé disait-on par
les chinois et dont les frères D'Arvanport se
servaient avec succès pour propager le spiritisme.
A dont le tour ne fut découvert qu'à Paris
dans la ville lumière, par Robert Houdin
le grand et amusant physicien. Ce tour
consiste à se faire attacher les poignets
avec une ficelle solide au moyen de plusieurs
tours et avec un noeud gordien et so être en

le plus malin des hommes en regardant
 un homme attaché ainsi ne lui vint à l'idée
 qu'il puisse s'échapper des mains avec ses
 poignets libres, sans que quelqu'un vienne
 couper la ficelle, comme Alexandre fut
 obligé de couper le nœud. Gordius ne
 connaissant pas le truc se le défiait quoique
 l'empire de Gordium était promis à celui qui
 dénouerait ce nœud. Il parait même que le
 fils aîné de Marie Joachim fut amoureux cette
 façon quand il fut pincé ^{en volant} ~~par~~ son
 vin volé sur la montagne des oliviers. Je
 me rappelle avoir vu en Amérique un gaden
 le représentant attaché ainsi par les poignets
 et qu'un serpent traînait derrière lui au
 moyen d'une corde passée au-dessous de la ficelle
 entre les poignets. Mais ce pauvre vieillard
 vieux et fils de vieux et qui savait même faire
 quelques tours de physiciens, n'était pas si
 malin que les frères D'orant et puisqu'il
 fut obligé de se laisser traîner depuis le mont
 olivier jusqu'à jure d'en sans pouvoir s'arracher
 les poignets de cette ficelle. Pierre voyant cela
 avait voulu faire comme Alexandre le grand
 il voulait couper le nœud de la ficelle, mais
 son sabre du ~~lourd~~ tomber sur ce nœud

alla tomber sur la tête d'un moutonnier
garda municipal qui voulut parer le coup
et lui trancha une oreille. Orant fois
ma proposition on chacha une ficelle et
une corde et l'homme de confiance qui
n'est pas seul et qui se croyait notendum
le plus malin de la société vint m'asseoir
les poignets en affirmant que jamais
je ne pourrai retirer mes poignets de la son-
ne que on coupe la ficelle. L'opération faite
il prit la corde et la passa entre mes
deux poignets au-dessus de la ficelle et prit
les deux bouts dans ses mains. L'homme
était au moins deux fois plus fort que moi
Cependant je lui dis que si il pouvait m'en-
lever mes poignets je me déclarais ~~content~~
plus bête que le bon ami de Marie Maloine.
Oh dit il. je vous traînerai bien jusqu'au
château ~~Oubay~~ Oubay d'or si j'ai il m'est
à tirer, mais à l'instant même il tombe
les quatre fers en l'air, avec la corde
et la ficelle sur lui pensant que je
montrerais aux autres mes poignets de la
mais portant les marques de la ficelle
tellement qu'elle avait été serrée —

Vous ils ont vuient le corde et la licelle
 men de l'assie de coupe ne de sangues. Donc
 ce ne pouvait être que le Diable ou police
 comme on l'appelle en breton qui étoit venu
 arracher de là. Les bretons sembleraient
 de là fait observer attribuent à la puissance
 du Diable toutes les choses qu'ils ne peu-
 vent expliquer autrement. Les bretons ne sent
 pas seulement de cette manière, ne sent dans
 l'ignorance de toutes choses presque quelques
 années avant l'époque de mon tour de
 physique à Boulogne trois américains sont
 venus parler avaient pu faire le tour
 du monde en mystifiant les gens de tous
 les pays et toutes les catégories avec se faire
 seulement une connaissance par le Diable
 qui venait les détacher les poignets, et même
 les esprits qui s'après les esprits pullulent
 dans l'espace. Car pour eux il n'y a ni
 Diable ni Diable, il n'y a que des esprits
 plus ou moins perfectionnés en vertu de leur
 degré d'éducation. Mais ils trouveront tous
 la même perfection, comme chez
 le Bouddhiste. Ceux-ci avaient aussi qu'ils
 ont vu un jour. Dans une parfaite égalité

au grand Nirvana ou ils resteraient durant
l'éternité à contempler leur nombre, comme
ils le font sur terre leur bonzes. - Je n'ai
vu depuis que un seul individu faire et tout
d'Orléans, à Queimper, et il m'assurait
qu'il gagnait largement et agréablement
sa vie avec ce truc. Je n'ais pas de peine
à le croire puisque les frères Davenport
en avaient gagné d'immenses sommes d'argent
et faillirent renverser toutes les religions
avec. Il est vrai que ces là opéraient en
grand, sur les grands théâtres ou dans des
grands salons, et avaient avec eux un
matériel spécial dont Robert Houdin
s'était chargé d'en découvrir tous les trucs
et fit condamner les voyageurs en spiritisme
comme escrocs. - A Paris ^{voilà} c'est ce dernier
truc qui avait lassé tout le monde plus ou moins
stupéfait. Je profite de ce moment pour mentionner
Dixie de cette des groupes de jeunes qui dans
un peu loin s'étaient retirés aussi. Or, dans
dans les allées, j'entendis un groupe qui
marchait vers moi cacher de la soirée
incroyable et laquelle il venait d'arriver. On y
parlait naturellement de moi et de vieille
de police qui avait été mon ami et mon

compagnon impécable avec lequel j. devais
 avoir passé en traité. Mais j. ne voulais
 pas rester ici avec ces pauvres ignorants. j. fis
 un contour pour passer devant sans leur
 m'apercevoir si j. filais à grande vitesse sur la
 route de quimper le cerceau en complet
 état d'équilibre. si j'avais possédé alors
 un moyen quelconque pour guérir toutes les idées
 et tous les sentiments qui hantent dans mon cœur
 j'en aurais fait un poème que peut-être
 on aurait jamais vu encore. j. pensais
 à tout ce que j. venais de voir dans cette soirée
 qui fut un sillon de bonheur pour tous ces
 pauvres ignorants; pour la veuve elle-même
 et pour ses enfants qui étaient à la veille d'être
 mordu le pain, si, comme me disais-je
 de confiance on ne trouverait personne de
 bonne volonté pour venir à leur aide.
 Car il n'y avait plus rien, absolument rien
 dans cette pauvre femme. et le saint michel
 était proche. et il aurait fallu payer
 huit cents francs au propriétaire. ou les
 trouver. il n'y avait pas une pomme
 de terre ni un seul grain de graine et on
 était à la fin de la moisson. il y avait bien

une petite meule de foin, du bon foin
terrien, mais j'appris plus tard à mes
sœurs qu'elle était venue depuis longtemps
et l'argent touché et mangé. Si le père avait
pu vendre au saint Michel les bestiaux
et le pauvre matériel agricole il aurait
peut-être trouvé son compte, en y comprenant
les pommes à cidre. Mais l'acheteur de la
meule de foin aurait perdu son argent
et la veuve et ses enfants auraient cherché
à filer sur Quimper ou vont se réfugier
tous les malheureux cultivateurs qui
tombent. En marchant vers le Guilhem
à travers champs et sentiers, je réfléchissais
à tout cela et à beaucoup d'autres choses encore
car cinquante mille pensées se heurtent
à la fois dans ma cervelle en ébullition.
Par moment il me semblait entendre
la voix de Marie y comme m'appeler.
Jean Marie, Jean Marie, me gar à
l'hanois d'agris ma chabode. Je
rappelle toi autrefois quand tu venais
à l'hanois ma mère te donnait à boire
et à manger quand tu mousais d'foin
et de mûres au Guilhem, elle te donnait
le Domail des sottots avant de t'en aller pour nous

on effe pour te couvrir. Oh ingrat
 tu nous fais maintenant parce que nous
 sommes dans le même. Mais il semblait
 entendre le mot lâche et vouloir donner à mes
 oreilles, ce mot si injurieux et dont les jouvénets
 abusent tant aujourd'hui sans que les personnes
 à qui ils s'adressent se fâchent le moins du monde
 mais qui ne jamais lui adressé à moi
 et j'offense aujourd'hui encore que si quelqu'un
 aurait le malheur de me s'adresser il ne le
 ferait pas deux fois. Lâche, je pensais
 en effet que je commettais une lâcheté en
 me baissant en valeur de chez ces malheureux
 qui me tendaient les bras sans y avoir
 laissé en seul mot d'espérance. Mais
 un instant d'autres pensées venaient chasser en
 emportant les premières. En allant à Boulogne
 il faudrait faire le plus grand sacrifice
 qu'il soit possible à un homme de faire
 le sacrifice de sa fortune de son bien-être
 de sa vie, et cela au moment même
 où je me préparais d'aller jouer en pays
 de toutes les forces de la nature.
 Et ce sacrifice là que le comprendrais.
 Le boston ne peut s'écarter de ces choses-là.

C'était pour sauver cette pauvre famille
qu'on me demandait la bas. Je le voyais
bien. Mais taigi capable de le sauver
n'irai pas plutôt tomber avec elle
et alors mon sacrifice n'aurait servi
qu'à me rendre ridicule, à devenir l'objet
de toutes les moqueries, de tous les sarcasmes
de tous les payans de ce canton. Et puis
je ne saurais pas seul à souffrir en suite, car
il me viendrait probablement de la progéniture
et dans ces enfants je souffrirais encore
plus que dans moi même. Je me reprocherais
et ces enfants auraient le droit de me reprocher
également d'avoir été plus bête que
les autres animaux, que les oiseaux lesquels
ont le soin de préparer des nids à leurs
petits avant de les créer. J'en voyais
d'jà au Guillemet des gens plus jeunes
que moi qui étaient chargés d'enfants,
tous dans la misère. Je savais bien
que les prêtres et les riches tous et toujours
de même avis ne demandent pas
mieux que de voir les gens fabriquer
des enfants. Les baptêmes, les mariages et
les enterrements rapportent gros aux curés

surtout aux uns bratons. Et pour les
 riches exploités et parasites plus il y a
 de gens plus ils trouveront de bien des
 soutien à bon marché et leur jouissance
 en ce monde sont d'autant plus grandes
 qu'ils voient des misères et des souffrances
 autour d'eux: ils jouissent ainsi à la façon
 des diables qui infligent des tourments éternels
 à certaines créatures pour s'en repaître durant
 l'éternité. Aussi ces riches et ces prêtres
 qui ne font pas d'enfants ne veulent pas
 qu'on donne de l'instruction aux gens
 car alors ceux-ci feraient comme eux.
 Si le genre connaissait la physiologie humaine
 et qui aurait un peu de vraie philosophie
 serait au moins aussi sage que l'oiscin
 et ne fabriquerait pas de petits avants
 de leur avoir préparé un nid où le nourrir
 et s'il se voyait dans l'impossibilité de se
 procurer tout ça, eh bien il ne ferait
 rien et il mourrait sage et humainement.
 Je sais qu'il y a des écrivains qui rient
 contre les fraudes physiologiques et mathématiques
 tout en les pratiquant avec même attention
 que dans les riches milieux où ils vivent

les femmes, qui ne sont de resté que des
poupées bien habillées, ne veulent pas faire
des petits. Et elles ont raison, car les parents
de ce monde là sont des produits inutile
à eux-mêmes. Et ces mêmes écrivains
de la population, et font des théories et des
statistiques sans leur cabine ou ils affirment
que la France pourrait nourrir trois fois
plus d'habitants qu'elle nourrit actuellement
mais qui affirment aussi qu'il est impossible
à un homme de vivre convenablement
s'il n'a pas au moins dix francs par jour
à dépenser. Et ceux là sont très modestes
car combien parmi eux se contenteraient
d'un plus profonde misère s'ils n'avaient
que dix francs par jour à manger.
A peine se tenait de désespoir quand il se
vit réduit à quarante deux francs par
jour et le Cardinal de Rohan disait
qu'il était impossible à un homme de
vivre convenablement à moins de
cinq cent mille francs de rente. Mais
je voudrais parler à ceux qui disent qu'à la
rigueur un homme pourrait bien vivre avec
dix francs par jour. Je leur dirais que si

il leur faudrait fournir à tous les français
 non pas dix francs par ^{jour} mais cinq francs, ~~selon~~
 soit en nature soit en espèces, il leur faudrait aller
 chercher au dehors quelque chose comme
 quarante huit milliards par an et si à
 cinq francs par jour chacun il faudrait
 soixante neuf milliards et la France ne produirait
 annuellement que vingt et un milliards, ce qui
 nous donnerait si on en faisait le portage
 égal, non pas dix, ni cinq mais seulement
 un franc cinquante. Et certes il y a des millions
 et des centaines de mille français comme moi
 qui savent les plus heureux des hommes s'ils
 avaient à manger un franc cinquante par jour
 et en vain dirait-on que ont bien un franc
 cinquante par jour mais à partager entre cinq ou six
 personnes; et il y a des familles nombreuses
 qui sont dans ce cas. et nombreuses sont même
 les familles qui ont encore moins que ça.

Et de là vient justement que les exploités
 de l'homme, les finissants, les parasites, les inutiles
 qui ne font rien bon, manger et s'amuser
 peuvent dépenser dix, vingt, cinquante francs
 par jour et même s'avantager.

Enfin tout en faisant mille & mille réflexions
sur les misères humaines, sur ma situation &
sur tout ce que je venais de voir à Goubaux
j'arrivai avec quelques-uns de la petite paroisse.
Les deux vieillards me demandèrent naturellement
si je venais d'ici, car il était alors un
heureux du matin. Je leur racontai tout
au long l'histoire que m'avait racontée.
J'en avais dit assez. Aussitôt ils me demandèrent
ce que j'avais répondu à ces belles propositions.
Je leur dis que je n'avais rien répondu
que j'avais même parti pour leur dire au
soir. — Eh bien, eh bien dit la maraîchère
sotte amant d'un bon vol. Comment
tu ne serais pas heureux de t'allier à cette
famille qui appartient aux plus riches familles
de cette commune & de Kerfeunteun & dont
le frère aîné & la veuve est propriétaire
là & c'est le premier conseiller de la commune
& le neveu propriétaire à Kernas marié avec
la fille de l'ancien maire, le plus riche & le
plus considéré de la commune. Et les
parents de cette famille sont tous propriétaires
ou riches fermiers à Kerfeunteun. Et tu
refusais, toi ancien mandataire qui a

m'offrir ton pain chez tous ces gens là,
 d'entre aujourd'hui en maître dans leur
 famille. C'est bien possible si je a la
 marraine, que la veuve de Boulven ait encore
 des parents très riches mais elle ne l'est pas
 pour elle et à la veille d'être mise hors
 faide de pouvoir payer son loyer — oui
 si le vieux gentleman parce que le père, le
 vieux Rosport était un peu ivrogne et qu'une
 honteilleuse, et parce que depuis sa mort la veuve
 ne peut trouver aucun domestique capable de
 diriger les travaux de la ferme. Mais toi qui
 connais l'agriculture et l'économie, tu
 auras bientôt ^{fait} de relever tout ça — ou, ou
 repêcher la marraine. il ne faut pas manquer
 cette bonne fortune... Les deux vieux continuent
 leurs plaidoiries et leurs exhortations et continuent
 encore longtemps sans doute après que j'étais
 endormi dans des rêves les plus contradictoires.
 Les uns gais et consolant les autres noirs et décourageants.
 Quand je me réveillai le matin ma chère moutarde
 de saumon, il était déjà grand jour. plus
 personne à la maison. Je trouvais une soupe au
 lait sur le foyer prêt à fumer. Je mangeai cette
 soupe, puis j'allai faire un tour au jardin

pour commencer les travaux horticoles du
vieux gentleman. Ce n'était pas trop mal
il y avait en peu de temps dans ce petit jardin
des choux, des poireaux de terre, des carottes
des navets, des panais, des grosselliers, des
frais et même des fleurs. Quand j'eus
fini mon inspection la marraine arriva.
Elle venait de Guernesey. Elle me dit que
voici René Le Person, le frère aîné de la veuve
de Boulven dont la propriété était devenue
de lui. Elle venait de lui faire part de mon
prochain mariage avec sa nièce. Il est
très content, me dit-elle, car il a l'appair
que tu es beaucoup d'argent. - Mais le touton
lui demandait, ou est-il. - Mais tu sais
bien, non de la chien. il est allé à Boulven
pour arranger cette affaire ou plus vite.
Ce lui adit même le matin d'y aller.

Alors je me rappelais en effet que pendant
mon pénible sommeil et au milieu de mes
quelques-uns mauvais rêves et aux questions
que j'avais répondues inconsciemment. C'était
le touton qui était venu me demander
si je consentais à accepter ces belles propositions
qu'on m'avait faites, et en commençant j'avais
répondu oui.

C'était fini maintenant avec mes rêves
 de liberté et de bonheur paisible au stang
 ou si rien ne venait arrêter la marche
 des événements qui se prépareraient. Cependant
 comme sans toutes les circonstances de ma vie
 avec ma philosophie inaltérable, j'avais vite cha-
 ngé de rêve, et l'autre me parut immédiatement
 plus beau que le premier. Je suis que ce poète
 a dit au sujet de la philosophie qu'elle est
 excellente en soi. Mais disait-il: primo manduca
 et deinde philosophare. Certes il faut
 manger quelque peu sans cela on ne philosophi-
 erait pas longtemps. J'ai souvent fait le
 contraire cependant des préceptes de ce poète
 philosophie avant de manger. et pour cause
 et c'est alors qu'on est même dans la meilleure
 condition pour philosopher. Mais l'autre
 des Caractères ne disait pas comme le poète
 latin: il disait que la philosophie convient
 à tout le monde et la pratique en est utile
 à tous les âges, à tous les sexes, à toutes les
 conditions de la vie: elle nous console du
 bonheur d'autrui, des indignes préférences,
 des mauvais succès, du déclin de nos forces
 ou de notre beauté: elle nous arme contre

la pauvreté, la misère, la veillesse, la maladie
et la mort, contre les sots et les mauvais
vaillans; Il nous fait vivre sans femme
ou nous fait supporter celle avec qui nous
vivons. Voilà les avantages avec bien d'autres
encore que nous procure la philosophie.
Cela vaut bien la théo-psychologie des
Chrétiens qui enseigne à l'homme de sacrifier
tout à Dieu, jusque sa conscience et sa raison
et de vivre continuellement sans la crainte
de la mort, de la colère et de la justice
de Dieu: il tremble toute sa vie devant
la mort et les horreurs des supplices éternels
qui sont promis à tous individus qui ne
meurent pas en état de grâce. Et aucun
individu n'est assuré de mourir en cet état
excepté le grand criminel qui monte à l'écha-
faud. A celui-là le prêtre dit en lui montrant
le ciel: courage et consolation àme blanche
ce soit vos bonz la bonz. Ainsi disait
le roi des rois, le criminel des criminels et l'un
des malfauteurs qui subissait le même supplice
que lui et pour les mêmes crimes.

Ainsi fut également envoyée au ciel
l'âme pervertie et traïtresse de Louis Capet.

Maintenant donc que je me voyais engagé
 dans une nouvelle existence je pris mon
 parti courageusement et philosophiquement, songe-
 rant à faire mes devoirs là comme ailleurs
 laissant à mon veuf le Destin les soucis de
 faire le reste. Mais il me fallait aller
 à Québec toucher mon mandat et
 voir enfin quelle somme que je pourrais
 réunir, car j'en aurais bientôt besoin.
 Cette fois arrivé aux trois chemins je pris
 celui de droite celui que j'aurais dû
 prendre la veille. A Québec quand
 j'eus terminé mes affaires j'allai voir
 le tonton Le Gac chez qui j'étais descendu
 en arrivant à Québec de Camp St. Hubert.
 Ce vieux bonhomme, cousin germain de
 vieux gendarme, était complètement abruti
 par l'alcool, et ne faisait plus que répéter
 impossible de causer avec lui si jamais
 il sut causer. En revanche sa tante était
 une bonne causerie ou bavarderie. Quand
 je lui en racontai l'histoire qui m'était
 arrivée la veille et les conséquences probables
 qui en seraient la suite, elle se mit à se torturer
 à se croquer les bras et à me regarder avec un
 air de pitié tout en me débitant un long

disconv en son contraire de celui de la marraine
qui trouvait magnifique et très honorable pour
l'union projetée, tandis que la tante le gâc la
trouvait indigne de moi. Comment
un ancien sous-officier ayeux subit un moment
comme il faut irait se marier avec une grosse
paysanne lorsque je pourrai trouver en ville
de jeunes demoiselles bien instruites et bien élevées
à commencer par sa propre fille Octavie
qui était la reine des jeunes filles de Remagen
et la jeune Octavie qui était présente trouvait
que sa mère n'exagérait rien; toutes deux
faisaient des guemaces rocheuses à l'adresse de la
grosse paysanne. Je fus obligé de rester
dîner là, dîner pendant lequel je fus obligé
de subir encore le chapelin récriminateur
de la mère et de la fille avec les divagations
alcooliques du père. Enfin après le dîner
je trouvai le moyen de m'échapper à ces
ennuyeux verbiages et je regagnai le Geulenc
par le chemin du milieu, à travers champs et
prés. La marraine fut surprise de me
voir arriver de si bonne heure cette fois.
Mais lorsqu'elle me fit voir un sac plein
de peaux d'écureuils elle comprit que j'avais

bien fait de ne pas rester chez le nuit
 avec ça. La pauvre marianne jubilait
 en voyant ces pièces. Elle n'en avait jamais
 tant vue. Cependant il n'y avait là que
 douze cent francs. mais j'aurais encore
 touché un peu plus de treize cents. j'en
 ai le marianne que cela m'eût suffi
 pour m'installer dans mon ermitage de
 Stang Oet, mais pour aller à Boulven
 ce n'était pas suffisant, et j'espérais même
 que le seigneur de Boulven, le maître absolu
 dans le thori du genre qui comprendait de
 donner à la veuve me voudrait par de mois
 à cause de ma faible fortune. j'étais même
 résolu à lui écrire lorsque je devrais le résultat
 de la mission de vengeur d'arme, en lui
 donnant les explications claires et nettes
 sur mon individu, sur ma situation financière
 et sur mes opinions politiques et religieuses, et
 afin de ne tromper personne je ferais
 ces déclarations à tous les intéressés. par
 ces déclarations franches et loyales j'espère
 encore échapper facilement de la chaîne
 à laquelle on allait me river. jamais
 ces seigneurs catholiques et monarchistes
 porteurs de trois d'or ne voudront

pour fermer et tout s'en de leur saine
seigneuriale un republicain, un libre pensant
organ le plus gaillard m'apais pour toutes
les vicieuses enfances et monstrueuses vies
par des charlatans et des faiseurs par exemple
l'imbecillite et la lachete des hommes. La
veuve, sa fille et tous les parents en entendan
ces de clatations en s'envenant sans s'en effrayer
et m'inveraient au diable avec excommunication et
mal'diction. — Je causais de ces choses
avec la maraine, laquelle ne comprenait
rien a tout cela. Elle ne pensait plus que
c'etait de voir son filleul fermer a Bouchem
uni a une des familles les plus riches du
pays. Enfin le tonton arriva aussi
moitie bête, rayonnant de joie chantant
la chanson du brigadier et de pandore.
Il avait tout arrange la bas avec la veuve
la fille, le tonton Prosper, l'homme de
confiance du chateau et enfin avec les
seigneurs eux memes. Tout le monde etait
content. Seulement les seigneurs demandaient
a me voir. On etait convenu que j'irai
le lendemain non seulement pour montrer
mon portrait aux seigneurs chateaux,

mais aussi visiter les lieux, visde obligatoire
avant les fiançailles, et qui donne ordinairement
lieu à un faict extraordinaire. Le vieux
avait passé au Guelencizela chez le père
ainé de la veuve, et il était convenu que lui
et son fils unique viendrais avec nous. Le
fils unique était aussi à marier, mais
on ne trouvait pas de femme assez riche pour
lui. J'étais décidé à me laisser conduire
comme un mouton jusqu'au bout. J'en ai
déjà dit, dans les questions ordinaires de la vie
lorsque je suis persuadé que c'est pour le bien,
je n'ai jamais pu résister. Mais dans les
questions politiques et religieuses je ne me suis
jamais laissé conduire par ce que se soit.

Nous allâmes donc le lendemain à Boulven
avec les deux frères père et fils. Le vieux
frère était comme la veuve de Boulven, sa
sœur, fils de Kernoc, mais au lieu de rester
dans cette propriété comme c'était son droit
il avait acheté la propriété de Guelencizela
et laissé Kernoc à celle de ses sœurs. Mais celle-ci
mourut après avoir laissé deux mineurs et
son mari mourut également quelques temps après.
Ce fut alors que Marie Anne, la veuve actuelle
de Boulven se maria et prit la propriété à ferm

pour le compte des mineurs. un de ces
innocents jeune et la propriété de Kernos
resta tout entier à l'autre, et dès qu'il fut
en âge, ayant trouvé une femme très riche
il prit la propriété et mit sa tante hors.
Elle alla à Coulven où son mari, Auguste
Rosport mourut deux ans après le mariage
avec cinq enfant en bas âge. Le vieux
person était l'homme le plus silencieux que
j'ai connu de ma vie: il ne parlait jamais
que que n'importe ni sourd ni muet. et
personne ne l'avait jamais vu ne rire ne
pleurer; il ne manifestait ses sentiments et
ses opinions que par un léger grognement ou
hum, de sorte que on ne pouvait savoir si
c'était un oui ou un non qu'il prononçait.
En revanche son fils, le grand Jean,
comme on l'appelait parlait beaucoup
trop. Celui-ci avait hâte de la langue de sa
mère, morte depuis longtemps. mais comme
la plus part des barons, il ne parlait que
par ironies amphibologiques, par sarcasmes et
railleries et très mauvais goût et étourdissement
blasphématoire. il m'était donc impossible de
causer raisonnablement avec ces compagnons de

route parmi les ruis j'avais l'air d'un petit maître car j'étais habillé en monsieur. j'avais acheté sur le fin de mon congé lorsque j'étais décidé d'aller vivre au stang avec des effets civils dont j'en avais plein une grande malice qui n'ont jamais été portés. Enfin nous arrivâmes à Boulven un peu en retard, car nous étions arrivés en route dans plusieurs auberges.

Mes compagnons s'ils ne savaient guère coudre ils savaient bien boire. Le Siner, le frère et les fiancées étaient par là depuis longtemps et ces gens commençaient à craindre que le festin ne viendrait pas. Aussi ce fut à table que nous fallut nous mettre à table en arrivant. Rosport, le vieux soldat de Philippe et moi nous étions la même à la maison, vint me prendre par la main pour me pousser au plus haut de la table à la place d'honneur en m'appelant d'un son nasillard. Le Siner fut bruyant et très gai pour tous ces convives dont l'ardeur de voir le cidre avaient mis les langues en mouvement excepté celle du vieux garçon qui ne se délectait jamais pour moi il fut bien ennuyé car ma langue et moi, en ce moment étions comme celle du vieux garçon elle ne pouvait rien dire. Et comment se sentit-il trouver

un mot à placer dans ces conversations ou
plutôt ces étourderies cabochardes des bretons
ou l'ineptie le dis pute à l'imbécillité. Aussi
on me disait souvent: Ah mais ney n'a
l'air n'être rien. le fiancé ne s'est rien
Non certes je ne disais rien, car je ne trouvais
rien à dire dans ce mélange de nécessités et
d'absurdités. J'étais bien ridicule assurément
dans mon silence mais je pensais que j'étais
encore davantage en me mêlant à ces divagations.
Heureusement que l'homme de confiance du
château était venu voir si j'étais arrivée.
alors je sortis si toute et me mis à causer
avec ce monsieur. Celui-ci me dit que mon
et madame M. de la Roche étaient beaucoup
me voir. Quand mon père eut bu
quelques boîtes de cidre il fut décidé que
nous irions au château directement avec mon
père. l'homme de confiance, ou l'homme
à tout faire puisqu'il était cocher, jardinier
commisdommain et garde de chasse; et après
tous ces emplois il en avait encore un autre
je l'ai su plus tard et dans lequel il excellait.
celui d'espion. Nous partîmes avec mon
père, le touton Rospo, mon touton gendarme

le fils peron et moi. car on ne savait pas
 qui savaient quelque peu le français. Car le
 siegneur Chatelain ne savait pas un mot
 de breton. Arrivés au chateau le gars
 nous conduisit dans la cuisine bien entendue
 qui est le salon de reception pour les paysans
 ou le siegneur de la Boissière ne tend a pas
 de venir. C'était un homme très grand, mais
 son air et ses manieres me donnaient l'impression
 qu'il n'était pas un grand homme. Je vis que
 j'avais affaire à un ancien élève des jésuites
 à un homme nul tout en se croyant supé-
 rieur à ses fermiers qui le nourrissent. Il parla
 d'abord à nos portiers, un de ses fermiers, puis
 à mon tonton Quéré qui avait été là encore
 la veille. En voyant cette figure sur laquelle
 venait se refléter toute son âme je me disais
 l'histoire de ce mariage va certainement
 s'arrêter ici; car comme je n'avais pas
 eu le temps d'écouter à ce siegneur jésuite,
 comme j'avais pas été, j'avais pris immédiatement
 la résolution de leur exposer là où vivais
 en présence de témoins, tous mes mauvais
 titres qui l'empêcheraient de m'accepter comme
 fermier. Quand il eut causé un peu

aux deux vus et leur avoi demandé
qui était le grand Jean, il vint à moi.
- Ah, c'est vous Diquier, l'ancien sergent
mais est-ce que vous connaissez l'agriculture.
- Oui monsieur, répondis je, c'est le seul métier
que j'ai exercé avant d'aller au service, et
j'ai passé deux ans à l'école d'agriculture
de Hermatouée, en Kersanton, où l'on
fait de l'école portugaise, et où j'étais en
quelque sorte un des professeurs et non des
moins importants, puisque j'enseignais aux
élèves la manière de soigner les bestiaux
qui est la science la plus importante en
agriculture. Mais malgré tout cela je
ne suis pas l'homme qui convient ici
pour plusieurs raisons; la première,
la plus importante, en la circonstance, pour
la veuve, sa fille, et pour vous même, c'est
que je n'ai pas d'argent, je n'ai en
tout que deux mille cinq cents francs.
Mais là je fus arrêté, le monsieur et tous
les autres s'éclamèrent à la fois disant
que c'était plus que suffisant, que ce n'était
pas de l'argent qu'il fallait là, mais un
homme, un bon cultivateur.

Bon pensaige me voilà route sur le premier
 point d'interrogation les autres. Alors je me mis
 à exposer à ce seigneur comment, franchement
 et loyalement mes idées et mes opinions
 politiques et religieuses que je savais en opposition
 formelle avec celles de tous les barons. Mais
 les deux vieux tonton et le grand Jean lui
 même qu'on ne comprenait pas grande
 chose, m'interrompaient à chaque instant
 disant à monseigneur, en leur français de
 faubouriers, qu'il ne fallait pas écouter les
 blagues de ce vieux sot. Les sots
 sont tous comme ça, des farceurs et des blagueurs.
 Je ne savais pas argenter ce que ce monsieur
 disait alors en son cercueil catholique cette
 exposition sérieuse, franche et loyale de son
 ancien souverain et les propos mépris et grossiers
 de mes interrupteurs, il finit par me dire
 cependant, mais d'une façon hypocrite et pointue
 que on fait d'opinions politiques et religieuses
 chacun doit être libre. Mais il parlait par
 cette figure de Rhétorique appelée paterisation
 par laquelle on dit tout le contraire de ce qu'on
 pense. Pendant ce temps la Dame
 était venue aussi voir la figure de son
 nouveau favori. Une Dame aussi grande

que son seigneur, mais plus fine et plus
haute en, dans la tête de laquelle je devinais
qu'il n'y avait rien que de l'orgueil de la race
de noble. Elle avait assisté la peroration
de mon discours et fut de l'avis de son
mari et de tout le monde; elle trouvait
que j'étais bien l'homme qu'il fallait.
Et malgré sa fierté naturelle, et malgré
la distance qu'elle se faisait entre elle et moi
elle essaya de faire l'aimable et vint et m'en
s'épancher jusqu'à me faire des compliments
et ensuite en petit speech tout idyllique sur
le beau séjour de Bouvenc ou tout le monde
vivait paisible et heureux et où je serais
encore plus heureux que tout le monde
presque j'aurais pour compagne la plus
belle fille de ce petit paradis terrestre, plus
heureux que ces mêmes seigneurs de ce
paradis presque je serais le breton.

Enfin après cette apologie postérieure de
la grande ^{bonne} scène prit fin non sans bon
en vint de bon vin que la Dame nous
avait fait servir. Une fois dehors mes
compagnons ne savaient comment me féliciter
de mon succès inroyable ou puis de ces grands
seigneurs. La Dame dit au tonton Rosport,

Dans son franchise de trop, m'avait fait
 de l'œil, il était déjà jaloux de Marie yvonne
 avec elle je finais tout ce que voudrais. Bonheur
 je serai le roi de cette paisquille, et les deux
 autres enchaînés encore sur le linton Rospaels.
 Et lorsque nous arrivâmes à la ferme et que
 mes guides eurent annoncé mes heureux succès
 au notaire, que je vis Marie yvonne rayonnante
 de joie, d'amour et de beauté, m'ayant possible
 de résister à tout cela. Mais le vieux saint Antoine
 lui-même n'aurait pas résisté si Madame
 Pluton, la belle Prosopine, eût déployé
 auprès de lui autant de séduction.

Maintenant il fallut encore avoir une bonne
 goutte de la santé des seigneurs et aussi des finances
 puisque l'affaire était peu près conclue. Puis
 ensuite on alla faire la fameuse visite, au
 veldren, obligatoire. Elle ne demandait
 pas beaucoup de temps de cette ~~puisque il~~
~~et~~ n'y avait rien à montrer que les champs
 et les prés dans lesquels il n'y avait plus
 rien, et que ces champs et prés étaient
 tous autour de la ferme. Entourés sur la
 corn et barié à l'atter il était obligé
 de convenir qu'il n'y avait pas

grande chose; que les cultivateurs, oratoires
étaient des plus primitifs, et en mauvais
état; mais, comme on dit en breton,
gant fall ve gant, mes ebket n'er gant
vit ober. avec du mauvais on fait
mais avec rien on ne peut rien faire.
Dit-on en contradiction avec la théologie
qui enseigne que Dieu fit tout avec rien,
En passant dans les champs les deux
vieux Normands se couchèrent de pied. Dans les
taupenières en disant que la terre était de
première qualité qui ne demandait qu'à
être exploitée par un homme intelligent.
Ils parlaient de la bène, car les deux
Normands comme tous les Bretons, croyaient
à l'influence de phébé sur toutes les choses
de la terre, et principalement sur les choses
agricoles. Les deux lunatiques connaissaient
parfaitement tout cela. ils savaient sans qu'il
qu'il fallait semer telle et
telle semence. et ils savaient qu'un cultivateur
qui ne connaissait pas ces règles ou qui ne
voudrait pas s'y conformer ne faisait jamais
rien de bon. j'aurai bien voulu expliquer

a ces silenites scientifiques mais leur ennemi.
 Mais comme dit le proverbe, parler science
 aux ânes on perd son temps. Avec eux lui
 j'aurais perdu non seulement mon temps
 mais je risquais fort de provoquer des
 protestations grossières et imbéciles. Je
 laissai ces lanternes a leurs divagations et
 je me mis a considérer une grande pièce
 de terre marécageuse, couverte de joncs,
 d'épines et de bryère, nommée pour ces
 raisons sans doute, prairie rouge. Mais
 le vieux Prosper vint a moi me disant
 que cette pièce ne comptait pour rien, elle
 servait seulement pour les bestiaux dans
 l'été quand les champs et les prés étaient
 chargés de récoltes. Je lui répondis sèchement
 très bien, si je viens ici je vous assure
 qu'elle sera bientôt la meilleure pièce
 de terre de la ferme. Le lieutenant se
 mit a rire bien entendu, en secouant la
 tête et les autres en firent autant. La visite
 étant terminée il fallait encore boire et
 manger. puis on convint d'aller le
 samedi, c'est a dire le samedi lendemain
 aller marier et chez le curé de Gas
 au mariage, annoncer les bans.

Le samedi donc tout le monde s'est réuni
à Quimper. car on était obligé
avant tout d'aller chez le notaire
puisque je devais prendre la direction de
la ferme. Et je devais prendre non seulement
la fille aînée mais aussi la veuve et quatre
enfants mineurs à ma charge et auxquels
j'aurais encore à donner quinze cents francs
à la veuve quand elle jugerait à propos
de les demander, et quatre cents à chacun
des mineurs à mesure qu'ils atteindraient
leur majorité. Cela avait été arrangé
ainsi entre la veuve, Prosper son cousin
et son voisin puis les tuteurs des enfants
auxquels on avait dit que j'étais très
riche, par conséquent je ne regardais pas
de si près. Je ne regardais pas bien
par en effet, puisque je consentais à prendre
cinq personnes à ma charge, à les vider
et les nourrir et leur donner enfin tous
une somme de trois mille et cent francs
sur un mobilier qui ne valait pas
mille francs. Mais j'étais décidé de me
laisser conduire jusqu'au bout sans
émettre une seule opinion sur les questions

d'intérêts qui sont cependant les seules
 questions qui se traitent dans ces mariages
 entre fermiers ou cultivateurs. L'union, les
 sentiments, la moralité ni les convenances
 personnelles des futurs conjoints ne comptent pas
 l'intérêt avant tout. Ces mariages entre fermiers
 et cultivateurs bretons se font toujours par
 l'intermédiaire d'un ou d'une bas valet, sorte
 d'agents matrimoniaux, gens respectés et bien
 reçus partout, surtout là où il y a des jeunes
 gens à marier. — Enfin quand l'affaire
 fut réglée chez le notaire nous allâmes
 au bourg d'Erquy annuel. Je pensais aller
 d'abord à la mairie mais les constructeurs disaient
 qu'il falloit commencer chez le curé. Nous
 allâmes donc non chez le curé mais à la souche
 ou se tenant la comptabilité sacrée et où
 se tenait aussi naguère la comptabilité
 civile, la mairie et la sacristie ne faisant
 qu'une. Là nous eûmes affaire à vieux
 curé ivrogne, bête et méchant, comme
 sont le plus part des ecclésiastiques bretons.
 Avant la fin de la séance je crus un
 instant que l'affaire allait s'arrêter là.
 En effet, il en va de même chez les curés

bréton de faire reciter aux jeunes gens
quelques articles du catholicisme que tous
ont oublié depuis longtemps. Le vicaire
s'adressa d'abord à moi me demandant
si je savais mon catholicisme en breton
bien entendu. Voyant que j'avais affaire
à une brute insolente je lui répondis: oui
certainement je connais mon catholicisme en breton
et même en plusieurs autres langues, mais
ne croyais pas que je vais vous débiter
ces obscurités. Je ne puis aller plus loin.
Car à ces mots l'ivrogne très-aigre comme
s'il eût été piqué par un serpent et
se mit à vociférer comme un fou furieux.
il tenait dans sa main le papier sur
il avait gribouillé nos noms et faisait
le geste qu'il allait le déchirer. - Dites
donc lui dis-je, et déchirez aussi votre
robe comme le vieux Coiffeur. Je voulais
continuer. mais de ce coup le papier fut
mis en morceaux et le forgeron voulut sauter
sur moi pour me mettre à la porte. Mais
le grand jeune homme qui était l'ami de tous
les gens du pays ayant été informé de ce qui se
passait courut à l'église, l'arrêta et le

mais un peu à la raison. Il lui expliqua qu'il
 était un vieux soldat et que les soldats étaient
 tous comme ça quand ils reviennent du service
 mais au bout de quelques temps ils redevenaient
 bretons et bons catholiques comme au temps
 que le curé de Guignen faisait bien comme
 les autres. — Oui, oui répondirent les deux amis
 de la lune, ça c'est sûr. Nous connaissons ça
 nous sommes des vieux soldats aussi. — Il fai-
 dra bien, dit alors le vieil écrouge, qu'il fasse
 comme tout le monde, qu'il se soumette à tous
 les commandements de l'église ou il ne sera pas
 marié. Et en disant ça il reprit sa plume
 pour inscrire à nouveau les noms des futurs
 conjoints. Ne voulant pas prolonger plus
 longtemps cette stupide séance je ne répondis
 rien et je sortis de la sacristie laissant là mes
 conducteurs s'arranger avec l'homme de Dieu
 ou Dieu Bacchus. J'étais allé du côté
 de la mairie. Les autres virent aussi en
 me disant que tout était arrangé avec le curé
 ils lui avaient assuré que Deguignet ne
 manquait pas de se soumettre à toutes les
 règles et commandements de l'église comme
 tout le monde. — Vous avez eu tout bien
 sur je

je suis obligé de vous le dire encore
une dernière fois ce que j'ai dit à Gouhen
à Monsieur et madame ~~Met~~ Albinet de la Boissière
et à la femme de tant les plus intéressés que je
ne transigerai jamais avec mes opinions
politiques et religieuses. En politique j'ai
républicain des plus avancés et en religion
libre penseur, philosophe, ami de l'humanité
la vraie et ennemi déclaré de tous les dieux
qui ne sont que des êtres imaginaires et des
pâtes qui ne sont que des charlatans et
des faiseurs. Cela vous va-t-il? Car je
tiens à déclarer franchement tous mes vices,
ces opinions politiques et religieuses sans contenance
comme de grands vices par les bretons
auxquels soient les plus belles qualités de
vrais citoyens. Je ne voudrais pas qu'on
vienne me reprocher un jour de m'être introduit
subrepticement et hypocritement dans le plan.

Mais allez donc parler sincèrement, fran-
chement et loyalement avec les bretons, pour-
c'est alors surtout qu'ils vous paieront pour
un blagueur, un faiseur. Et ce fut ainsi
qu'on interprétait mes franches et loyales décla-
rations. Tous ces ridicules en faussant, ces
incredulités.

un vrai de m'entendre encore à vie ou à souche
 on parle le vieux jargon bien entendu et m'entraînant
 à la manie. Là ce ne fut pas long. Le
 souverain qui était le maître d'école, pour tout
 catholisme me dit seulement les pièces que
 j'aurais à fournir pour le jour de la célébration
 du mariage. - pour les paysans bactou ce
 mariage devant le maître, le seul reconnu
 et réglementé par la loi, ne signifie pas grand
 chose, puisqu'il n'y a ni d'écrit ni prêtre
 ni chant ni cérémonie, ni rien à payer.
 Toute la cérémonie consiste dans la lecture
 de huit lignes du code civil dans laquelle les
 nouveaux conjoints n'ont rien compris et s'in-
 moquent un peu. En sortant de la manie
 on alla à l'auberge où avaient lieu les fêtes
 du mariage. Il fut décidé que ce fût au
 lieu le troisième mardi après ce jour et que il
 durerait trois jours, car la nouvelle manie
 avait de nombreuses invités qui ne pouvaient
 pas venir tous le même jour. Quand tout
 fut réglé on se sépara. Le vieux grand-père
 moi et les deux frères, nous sommes encore
 passés au Bourg d'Éguy Gabrice pour un tour
 au cimetière et au manoir. Cette commune de
 papiers que le cimetière d'Éguy a vu et le souvenir

de la mairie nous avait donné, car j'étais
obligé de publier les bans encore dans
la commune où j'avais fixé ma demeure.
Moi il ne me restait plus maintenant qu'à
chercher mes papiers car je n'avais pas
d'invitation à faire sachant bien que je
faisais des invitations nulles. Dans le canton
de Quimper il se mode que chaque invité
paye son eco et même plus car suivant le
mode il doit encore donner quelques sous
aux nouveaux mariés de sorte que les pauvres
ne peuvent pas aller à ces noces là. Et moi
je n'avais que des parents pauvres, et quand
même les paysans de ce canton ne vont
jamais aux noces de ceux qui nous par
tisent avec leurs, excepté les voisins qui ont
certaines obligations réciproques avec les parents
de nouveaux mariés. Je n'étais donc aucun
de ces costés. Je n'avais jamais été à aucune
noce, et je n'avais ni voisins ni amis obligés
dans aucun de pays depuis quatorze ans.
Mais sans avoir des invitations à faire j'étais
assez d'embarras avec mes papiers. Et en
effet quand je me fus procuré tous les
extraits qu'on m'avait demandé il se

trouvait que j'avais trois noms différents
mon nom militaire qui était celui que le
maire de Guengat m'avait donné quand
je partis pour le service, était Lequignes,
celui qu'on venait de me donner au greffe
était Deguignet, et mon père dans l'acte
de mariage, s'appelait Le Dégignets. Et le
secrétaire de la mairie me dit qu'il était
impossible de me marier avec l'un de
ces noms les aussi différents l'un de l'autre.
Et bien lui dis-je j'avais prouvé de
nombreux obstacles qui empêchaient ce mariage
et voici en que je n'avais pas prouvé et qui
va peut être l'arrêter. Cependant sur le conseil
après avoir consulté quelques articles de
Code civil me dit qu'on me marierait tout
de même prouvée que je continuais à prendre
le nom de mon père, Le Dégignets, nom
que mon père avait ignoré lui même ori-
ginalement du moins tant qu'il était Le. Dans
un de ces voyages que je fis à la mairie
d'Enguearnet j'avais rencontré le curé
à la porte de son jardin qui me dit d'un
ton autoritaire. Et bien je pense que
vous vendrez vous enfoncer au même coin
ou dans votre paroisse, certainement je ne

pourrais pas vous marier. - Non lui
dis-je n'écrit ni dans ma poche ni
ailleurs je me confesserai pas. Je vous
l'ai déjà fait entendre assez je crois. Je
l'ai dit à Monsieur et Madame Melrose, à
ma fiancée et tous ses parents. Mais ceux-là
sont tous des neveux qui ne croient
à rien excepté ce que leur disent les
pâtres. Ils bien s'ils le disent à tout
le monde ou haut ou bas le chaire que le
seigneur Dequignat ne voulant pas se sou-
mettre à ces ordonnances de l'église catholique
apostolique et romaine vous ne pouvez
pas le marier. ils vous croient. et ils
veront alors ce qu'il auront à faire. -
C'est trop fort ça. dit-il. Jamais
on n'a vu en ce monde un être comme
vous. - c'est possible dis-je, mais cet
être est tel et tel il restera jusqu'à
la mort je vous l'affirme. Cependant
puisque je fais le sacrifice entier de mariage
je veux bien consentir. pour éviter un
scandale de sacrifier quelques moments
dans votre église pour la cérémonie
religieuse du mariage. c'est tout ce que
je puis faire.

Si vous ne voulez pas me mander ces conditions annoncez le le plutôt possible à tous les intéressés qui vous croient et s'amusent à qu'en s'en tenir. — Quand vous m'aurez apporté le billet de cire de votre paroisse constatant que vos banns ont été publiés la fois régulièrement et sans opposition alors je sèmerai me dit le troisième voyage qui n'était pas trop saut ce jour là — Mais je pense bien qu'il y a des gens que vous avez ensorcelés seront venus de leur erreur. — Je n'ai jamais ensorcelé personne d'ici que je sache, mais je voudrais bien que ces gens reviennent de leur erreur, si erreur il y a. C'est de leur ténacité. Vous avez tous les pouvoirs pour cela humains et divins. — Cependant le vieux tonton et surtout la mairaine restent inquiets, parce que je me refusais d'aller confesser. Car le terme approchait et ils commencent à croire que ce n'était pas de la blague ce que j'avais dit partout au sujet de mes opinions politiques et religieuses. Et ils pensaient aussi que lorsque les autres intéressés seraient suffisamment convaincus de ces effrayables

opinions ils ne commentaient jamais
à m'accepter sans leurs familles. Ils en avaient
sûr parler au curé et au vicaire de la
paroisse les adjurant de me convertir
je n'avais pas encore vu aucun des ces prêtres
et me fallait aller cependant leur
demander la note de la publication des
bans. En arrivant au bourg j'étais
allée chez une cousine de la veuve de Boulven
qui tenait auberge où j'avais déjà été
avec les prisonniers le soir de l'arrestation
de l'officier. Celle-ci me dit: comment
vous n'êtes pas venue ici depuis une seule
fois. Vous savez bien que les fiancés sont
obligés d'aller écouter au moins une fois
la publication de leur ban à l'église et
d'aller se confesser. Eh bien par exemple
on en dit de belles ici sur votre compte
et vous allez en entendre tout à l'heure
avec le vicaire puisque vous allez chercher
vos papiers, le recteur n'y est pas. Non
lui dis-je, je ne suis pas venue au bourg
depuis, je n'ai pas eu le temps et quand
je serais venue ce n'aurait pas été pour
aller à la messe ni confesser. Et tandis qu'on

Sermon de votre vicaire je ne crains pas.
 Pendant ce temps la cuisinière avait tout de
 même préparé un café tiède en me summonant
 en attendant d'être sermonner par le vicaire
 battue peut-être, car elle me dit qu'il était
 un redoutable gaillard et que comme j'ai la haine, qu'il
 lutait avec les plus forts gars de la commune
 même avec le grand Jean qui était le plus
 fort de tous. Seulement elle ajouta que
 certainement les paysans quelque forts qu'ils
 soient ne peuvent pas lutter avec un prêtre
 fut-il le plus faible de tous. ils sont si savants
 en toutes choses. Les bretons croient en effet
 que les prêtres savent tout ce qu'il est possible
 de savoir non seulement sur ce monde qu'ils
 connaissent dans tout l'univers mais aussi sur
 ces mondes mythiques le paradis et l'enfer. C'est
 que ces prêtres tous fils de paysans sont les plus
 ignorants des hommes ayant été abaissés aux
 écoles congréganistes et vont finir leur abrutis-
 sement au dimanche dans la théo-abrutologie.

Un paysan était venu de l'ouberge venant
 de l'église et nous dit que le vicaire était
 à la sacristie avec le trésorier de la fabrique.
 Je connaissais ce trésorier, un des plus riches
 paysans de la commune. Chez qui j'avais

souvent mendie mon pain autrefois
et même travaillé avec mon père comme
pauvre petit journalier gagnant cinq sous
par jour. C'était aussi un pauvre moine
C'était le moment d'aller trouver ce terrible
vicar. La vieille oubergite disait qu'elle
aurait bien voulu être là pour entendre
le sermon que j'allais recevoir. Je lui dis
qu'elle pourrait le recevoir sans doute par le
théorier qui était un de ses clients. En
arrivant à la sacristie je compris soudain
que les deux copains d'aciers s'étaient en train
de parler de moi - quel que ce soit - sans doute
sans doute que j'étais au boug. En effet,
dis que je pourrais, très poliment, chopiner de main
sans me donner le temps de dire un mot
le vicar se leva brusquement en disant
en breton: cete ma amon al lapous,
voici l'oiseau. Le mot lapous est employé
en breton de toutes sortes de manières. Il est
donné aux beaux vicarins, aux blagues,
aux farceurs, aux flâteurs et alors on dit
lapous bras, ou lapous kac; mais il donne
aussi aux copains, aux voleurs, aux faiseurs
et toutes sortes de canailles. Et j'avais

bien compris que le vicar me rangeait
 dans cette dernière catégorie. Néanmoins
 devant cette grossière insulte je restai
 calme, attendant stoïquement la fin du
 sermon auquel j'avais été préparé. Le
 vicar continua donc en présence
 de mon calme silence qu'il prit sans
 doute pour de la crainte et de l'humilité.

Après m'avoir traité de joli oiseau, de loup,
 de paillard et de franc-maçon des boutiques, il
 me dit que j'étais un coquelicot, un trompeur
 un homme sans honte ni pudeur allant
 me fourer en tête sans une brève et
 honnête famille pour l'emprisonner. Il
 s'arrêta car la rage lui étranglait les mots
 dans la gorge. Pendant ce temps le trésorier
 n'avait cessé de me regarder fixement. Ne
 voyant rien bouger en moi il crut que
 je venais d'être ébahi, étonné et épouvanté
 par le discours si peu évangélique de cet
 homme de bien. Cependant quand je vis
 que aucune mollesse n'avait pu se faire pour
 arrêter d'autres injures de son gosier, je
 lui dis, monsieur le vicar, je vois
 que vous ignorez ce que vous débitez

les principes de l'évangile que vous
avez pour mission d'enseigner, et le sermon
que vous venez de prononcer ne ressemble
guère au sermon sur la montagne. Mais
je ne puis aller plus loin, car les farisiens
l'ont lapidé d'une voix étouffée. Que
vous êtes venue ici pour m'apprendre à parler
à moi pauvre hère, pauvre âme, et
en même temps il voulait s'élaner sur
moi. Mais le trésorier l'arrêta en lui disant
de me laisser causer un peu, presque je
causerai fraternellement. — Oui certes, si je
suis poli, beaucoup trop poli souvent, surtout
avec ses insultes comme votre vicaire. Mais
presque vous me permettez de causer, vous
qui êtes le maître ici je vais causer un peu
à ce jeune insolent. — On vous a dit sans doute
que le curé d'ignac Jean Marie ne se
confessait plus jamais à aucun prêtre, ni
ne se mettait jamais agenouillé devant les
images de leur Dieu ni de leurs saints.
Cependant je vous jure ici, de tout
cœur confession franche, loyale et sincère.
Même le trésorier ne le dimentera pas, j'en
suis sûr: il sait que j'appartiens à une

famille des plus pauvres de la commune
 mais aussi des plus honnêtes; il m'a vu
 souvent mordre mon pain à la porte au
 temps où je pourrais tout ce pays de porte
 en porte. Je n'en voulais rien dire à quoi
 me nourrir et nourrir mes jeunes frères et sœurs.
 il m'a vu travailler chez lui avec mon père
 les jours où je m'endormais posé; il m'a vu
 garder la ferme ou garder des vaches et
 il sait bien que personne n'a jamais eu
 à se plaindre de moi. Pendant mon service
 militaire lorsque j'appais que mon père
 était mort et sachant que ma mère dans
 la plus profonde misère je trouvais le moyen
 chose qu'on n'avait vue de lui envoyer
 de l'argent en déposant sur ma messe sur
 mon fruit et en faisant certain travaux payés.
 j'étais parti d'ici ne sachant rien que
 que j'avais appris en gardant les vaches
 à Kilmahonree chez O'Levy. Propriétaire d'origine
 je reviens au pays avec les galons de sergent
 et sachant parler couramment l'anglais l'anglais
 travaillant que j'avais fait assez de service
 et d'esclavage; très sobre et exempt d'ambition
 je voulais me retirer complètement du monde

lorsque le hasard aida par ses parents
et ses amis. et vint tout à coup me pousser
à Boulev. Là devant le spectacle de la
misère sans laquelle je vois sombrer une
famille qui autrefois soulageait mes misères
mon cœur a été ému, car j'ai un cœur
moins en le vicain. Sollicite de tout pour
s'aller à son aide et convaincu que je pourrais
la sauver au prix de ma liberté et de mon
repos j'ai promis d'y aller. j'ai promis
de tout sacrifier pour sauver la famille
excepté ma liberté de conscience, car j'ai
aussi une conscience moins en le vicain.
j'ai dit cela partant, je l'ai exprimé
en termes formels devant les plus intéressés
sans cette affaire, devant les seigneurs de
Boulev qui sont les maîtres absolus en
ce moment de la destinée de la veuve
Roeport et de ses enfants. Car je ne veux
pas aller la bas en hâte ni en hypocrisie.
Le sacrifice va s'accomplir dans quelques
jours si un obstacle parvient ou impêche
une vaine à arriver. Le curé Roemigou
qui doit consacrer ce sacrifice me dit
qu'il ne le ferait pas attendre que je ne
vienne

pas sacrifier en même temps ma libé-
té de conscience. Cependant il me dit qu'avant
de se prononcer définitivement il attendrait
votre avis puisque je demeure dans cette paroisse
et ce sont également tous mes parents.

Pendant cette confession que je faisais le
succumbant et le plus rapidement possible
l'inclément et versatile teneur essaya plusieurs
fois de m'arrêter, mais le trésorier et un gendre
de main lui imposaient silence. A la fin
je lui demandai l'extrait de la publication
des bans en lui disant de mettre dessus toutes
les observations et avis qu'il croirait les plus
favorables pour moi puisque ce serait
d'après ces observations et ces avis que le
curé d'Église serait décidé et si
oui ou non je serai marié à l'église
sans mariage que les bacheliers croient probable.
Il se mit enfin à gesticuler un papier
intimement de rage et étouffant sans s'arrêter
de jurures et grossiers injures qui l'étonnaient.
Mais il n'osait pas aller trop loin en présence
du trésorier, l'homme le plus riche et le plus
commodé dans la commune et qui avait
le pouvoir de mettre ce jeune forcené à la raison.

Quand il eut fini, il cacheta le papier, il ne
voulait pas que je sache ce qu'il disait à son
compère d'Enghien-sous-la-Forêt. Je lui jetai ses papiers
sur la table et je pris le papier et après avoir
donné une poignée de main au trésorier je
sortis en jetant un regard de mépris sur l'homme
lent et sot. - L'aubergiste m'attendait avec
impatience. Comme j'avais resté longtemps
elle pensait que ce terrible vicarier par la force
de sa parole et de sa poignée ~~me~~ m'avait
obligé à m'agenouiller devant lui et à lui
confesser mes péchés. Mais avant que j'eus
le temps de lui expliquer l'entrevue le
trésorier était venu et se chargea de lui
lui expliquer. Il lui dit que dans
la lutte de la sacristie le battu fut bien
le vicarier, lequel ne se pouvait contenir
de rage et que certes s'il n'avait posé
là lui le trésorier, il aurait eu non lutte
de parole mais assurément lutte à coups
de poings. - Un je crains bien lui dis-je
que cette lutte votre méchant vicarier aurait
encore été battue tout battu qu'il soit.
J'étais moniteur de gymnastique au régiment.
J'ai travaillé la canne, le bâton, le bâton
la boxe et le chausson, de quel à pour l'extérieur

Je ne me suis jamais servi que pour
 m'amuser, je n'aurais pas été fâché de
 m'en servir d'une autre façon sur cet iniden-
 toment. — O enton varia Herzoch biniquez.
 disais la cousine de ma future belle mère,
 vous auriez osé frapper un Dieu Doux, un
 homme de Dieu. — Ohi madame: si jamais
 cet homme de Dieu, vous par les dimons,
 aurait porté la main sur moi comme il en
 avait l'envie il serait peut-être bien en ce
 moment sur son lit avec ses côtes & ses reins
 endommagés. — A Guerches vari, répétition,
 en joignant les mains. que ce que vous êtes
 devenue donc maintenant, vous si Douce, si
 humble et si bon catholique autrefois, comme
 tous vos parents. — Je suis toujours le même
 madame. toujours Douce, humble, obéissant &
 serviable. Seulement ma conscience me fait en-
 savoir de renier, de repousser & de m'opposer
 tous les exploiters de l'humanité, surtout les
 charlatans politiques & religieux, les fripons et
 les imposteurs. Je vous donne une preuve
 de ma Douceur, de ma bonté & de mon obéissance
 en obéissant à la voix qui m'appelle la bas
 à Boulven pour sauver votre cousine

et ses enfants contre tous mes intérêts personnels
matériels et intellectuels. Le troisième qui
était un des plus grands menteurs et des
plus grands blogueurs de la colonie
semblait prendre plaisir à écouter mes
paroles mais sans attacher aucune importance
à mes opinions, pensant que ce n'était là
qu'une manière de parler, histoire de bloguer
comme il faisait lui-même sans attacher plus
d'importance à ses propres paroles qu'à celles
des autres: il savait que si je voulais vivre
parmi les bœtons je serais bien obligé
de faire comme eux. Le troisième voulait
cependant savoir ce et comment j'avais
appris tant de choses. Mais je n'avais
plus le temps. Je me contentai de lui montrer
ma tête et la cicatrice de ma tempe gauche
en lui disant que c'était par là tout était
entré dans ma cervelle, que c'avait été
grâce à cette cicatrice sous une simple
bobecille fut la cause que j'étais devenu savant
et se mit à me bien entendre et je quittai
ces gens les laissant aussi comme toutes
autres convaincus que je n'étais qu'un farceur
que j'étais bien content d'aller à Baubigny.

D'entrer en marche dans une famille ou
 j'allais si souvent autrefois en pauvre petit
 indien; de m'opposer, moi le dernier des
 gueux, aux plus riches familles du pays et
 d'avoir pour-dessus tout la plus belle fille
 du canton. - Mais j'avais hâte d'aller
 montrer le billet au vicarier luthérien au curé
 évêque d'Éguisarmel. Entre ces deux bougs
 je rencontre un paysan bien habillé qui
 me dit brusquement: c'est toi Diquignot
 n'est-ce pas? oui, c'est bien moi Jean Marie
 Diquignot. - Et bien tu es un voleur, tu m'as
 volé ma maîtresse Marie yvonne, elle était
 à moi celle-là. Me contentant à peine d'avoir
 ce grossier insulteur, je lui dis que Marie
 yvonne n'était pas encore volée par personne
 et qu'il était libre d'aller la chercher si elle
 était ailleurs prenant comme tous les bastons
 que je me méquais de lui, il lâcha encore un
 grossier injure intolérable en français.
 Tout fit le geste de sauter sur moi. Cette fois
 ma philosophie et mon stoïcisme perdirent
 l'équilibre, d'un coup de poing et d'un
 coup de pied les deux à la fois je l'envoie rouler
 dans la fosse puis je continue mon chemin.

un instant après je l'entendis crier après
moi, me disant qu'il allait trouver le maître
de la gendarmerie. Puis vite alors nous
îrions ensemble jusqu'à je vois au bourg.
Mais comme il n'avait pas l'air de se
dépêcher je le laissai là. Au bourg j'apprenais
que cet individu était un marchand qui
avait quelques soies, qu'il était en train
de manger, il avait bien été à Rouen
demander la main de Marie y donna Rospon.
Mais les seigneurs du château voyant être
informés que ce monsieur était un ivrogne
finant et tapageur le refusèrent. Il ne
vint pas au bourg ce triste personnage
par lequel j'eus l'homme la première fois
de ma vie de me servir de arts de la
boxe et de chasser et j'entendis plus
jamais parler de lui. — En arrivant
au bourg j'allai seulement chez le curé
pour lui remettre le billet. Mais pour lui
éviter la peine de me mettre à la porte
je restai en dehors de l'église après avoir
donné le papier à la servante. Un
instant après l'évêque vint à la porte
le billet à la main en disant: — Mais vous

être un véritable Simon Douc. Vous avez
 profané la bar d'am la sacristie devant le
 corps crucifié de votre seigneur et maître,
 des insultes au vicar, des injures, des blas-
 phèmes. Mais c'est épouvantable et vous
 voyez que je vais vous enir a l'effile de
 Boulven. - J'pardonne si je a ce bon curé,
 cela vous me l'avais signifié, mais il faut
 le dire aux seigneurs de Boulven, le vicaire
 et sa fille et ces autres parents intéressés. Tant
 que des insultes, injures et blasphèmes
 profanis d'am la sacristie d'Erqui Gaborie
 ils ont été profanis le vicar lui même et
 se le trésorier de la fabrique ne s'était pas
 trouvé là, il aurait encore ajouté des coups
 de poings et des coups de pieds, la ces grossières
 insultes. - Alors dit-il, fessiez le vicar
 d'Erqui Gaborie et un menteur. - parfaitement
 si je, et il ne fait que se conformer aux principes
 chrétiens qui sont tout de mentir, mentir
 toujours et mentir encore et majorer de
 glibrian. pour le coup je crois qu'il était
 d'ichien se bouterne et se remanher les bras.
 je partis en haussant les épaules et j'allai
 voir a l'auberge ou devait avoir lieu

le faicot, le grand repas de nocce, qui devait
durer deux jours. Là on était inquiet car du
côté de la cure on leur assurait que ce repas
n'aurait pas lieu puis qu'on ne me marierait
pas. Mais du côté de Boulven on était les
plus intéressés on leur assurait qu'il aurait
lieu. Le Siblard qui avait gros à gagner
dans ce faicot me dit pourquoi je ne me
soumettais pas au curé, pourquoi je n'allais
pas me confesser, une chose si simple et me
contenter pour vous autres les sages. Je
sais que cela n'est rien. Mais pour moi c'est la
chose la plus grave d'annoncer. puis qu'il s'agit de
mentir et de trahir; mentir à ma conscience
et trahir tout le monde et y compris Dieu
lui même s'il est existé. Non, par hypothèse
pas de mensonge ni de trahison. J'ai donné
ma parole pour aller à Boulven mais
tel que je suis. Si on ne veut pas à moi
comme ça qu'on me rende ma parole et
tout savoir. D'abord je vais voir encore
là bas, car il faut que cela finisse saine sa-
voure et saine âme. Mais à Boulven j'
trouvais tout le monde dans la même
disposition attendant avec impatience

grand jour. Je vis l'homme de confiance
des seigneurs chateains et je lui parlai
des difficultés qu'il y aurait de la porter au
curé. — Le curé, dit-il, mais c'est un seigneur
du château, un ~~seigneur~~ ^{seigneur} ~~seigneur~~, et un bon. Ne
vous inquiétez pas de ça allez. Mon mari et
madame vous ont agacés et vous attendent avec
impatience, par conséquent le curé vous
mariera quand même que vous soyez le
diable en personne. — C'était bien ce que
je pensais. Les curés baïonnés et les seigneurs
nobles sont toujours de pair. Ne vivant tous
que de sang et de la sueur du peuple il faut
bien qu'ils s'entendent pour le saigner et le faire
suer le plus possible. et là les curés ~~se~~ ont
aujourd'hui l'avantage sur les nobles puisque
dans ce métier d'exploitation et d'ignorance
ils sont brevités, payés et protégés par les lois et
le gouvernement. — Maintenant je ne voyais
plus d'obstacle à la consommation du sacrifice
car on était convenu que le mariage civil
se ferait le dimanche et on était au vendredi.
Le lendemain samedi il me fallait encore
aller à Quimper pour assister la fameuse
alliance de Chabert, la brève qui est

une des plus importantes questions du mariage
batton sur tous pour la fiancée car quand elle
a mis la bague d'alliance à son doigt elle
considère l'affaire comme terminée. Et dans
cet achat les vieux parents voient toujours tout
sortes de préjugés et peuvent voir aussi le fond
du caractère de la fiancée quand s'agit de discuter
sur le choix de la bague, sur sa valeur avec sa
fiancée, les parents et le joaillier. Moi je ne fis
là comme dans toutes les autres questions que de suivre
les autres. La fiancée pouvait faire son choix
aidée par les vieilles. Elle commençait à regarder
les bagues en argent car les vieilles qui qu'on ne
n'avait jamais eu de bagues en or. Mais le
joaillier voyant que le père était un homme
qui n'avait pas l'air de regarder s'empresse de mettre
sous les yeux des femmes des bagues en or en leur
disant que c'était maintenant la mode. Je
pensai alors que la mode ne serait pas mauvaise
si la mode était aussi de ne marier que
ceux qui peuvent se payer de bagues en or et
argent et pouvant fournir sa garantie comme
qu'ils sont et même de pouvoir élever un
petit ménage d'enfant dans les meilleures
conditions possibles et leur fournir aussi de leur
achat de bagues en or et continuer à marier

Dans la voie du parage. — Quand le jockey
 en ~~le~~ mis les bagues sur son la yeux de la
 fiancée elle ci me regarda en regardant comme pour
 demander mon avis. pauvre fille, elle ne pensant
 qu'à ça. en ce moment, à avoir de belles choses
 à être bien habillée le jour du mariage afin d'obtenir
 l'admiration de tout le monde. Elle fit donc
 comme les plus riches de temps elle prit une
 bague en or et une autre en argent que je payais
 aux prix d'ordinaire sans dire un mot, le qui ne
 se voit jamais un baton payer un objet sans
 chicaner. — Il est aussi de mode que la fiancée
 paye au fiancé quelque chose. D'abord c'était
 un large ruban en soie pour orner le chapeau.
 maintenant ce sont de grandes en argent qu'on
 attache aux deux extrémités de la large ceinture de
 velours qui couvre tout le chapeau de velours payant
 baton. Mais pour moi la nouvelle mariée
 n'avait rien à acheter, puisque j'allais me marier
 en costume bourgeois sans gilet ni rubans.
 Le lendemain matin dimanche j'allai au
 Bourg d'Église avec tout seul ou je trouvais
 la mère et la fille qui m'attendaient pour aller
 faire le mariage civil. Seul le témoin
 Ros portait le coiffeur et la venter, et une ou deux

Comme je l'ai déjà dit, les paysans batons
n'attachent aucune importance au mariage
civil qu'ils ont soit l'acte le plus important de
la vie d'un homme presque et obligatoire
et tout le restant de ses jours. Nous allâmes
à la mairie. On avait pris sans l'oublier
parmi les bourgeois quatre individus les premiers
venus, pour servir de témoins. Devant le
maire - un pauvre paysan ignorant - la solennité
fut accomplie avec la plus extrême banalité
au milieu des rires, des moqueries, des lazzi
batons et de toutes sortes de plaisanteries de fort
mauvais goût. Le maire avec son écharpe
sur ses épaules se tenait le jour, essaya de prononcer
quelques mots, qu'il traduisait comme il pouvait
des articles 212, 213 et 214 du Code Civil, sans
que personne comprît un seul mot de ce
qu'il avait dit. En retournant à l'auberge
pour payer quelque chose à monsieur le
maire pour sa peine amicale de témoin,
je disais à Madie yvonne, ma pauvre
fille nous voilà bien maintenant pour
tous deux. Oh pas encore dit elle tu es
riant comme une folle, il faut aller à
l'église auparavant.

je le savais bien. Cet acte solennel fut
 considéré par Marie yvonne et par toutes
 autres y compris le mari lui-même comme un
 simple jeu d'enfants jouant au mariage.
 Cette croyance, comme tant d'autres, est si
 profondément enracinée chez les paysans barto-
 que rien ne peut l'en arracher. Les prêtres ont
 grand soin de cette de l'entretenir le mieux
 possible sans l'entourer de leurs soins.
 Il en est ainsi dans leur catéchisme même il n'y
 a de mariage légitime que celui qui est fait
 selon les lois de l'église. Et ils ont inventé
 un proverbe barton à l'usage des jeunes gens
 qui dit qu'il faut la permission de l'église
 pour mettre la chemise mâle près de la
 chemise femelle, parce qu'en barton la chemise
 de l'homme masculin est aussi de masculin.
 rochet, tandis que la chemise de la femme
 est de féminin, féminin. Le proverbe est
 ainsi formulé: Reth eo la oest permission
 an n'elis vit lakat ar rochet e Kichen
 an n'hinrich. Le marié suivant qui était
 le 6 octobre 1868 avait bien le mariage à l'église
 suivi de deux jours de noces. J'avais
 simplement mis un de mes habits achetés à
 Roumelen et distints d'aller en costume au

Stangoot et nous partîmes, le vieux gendron
et moi pour le bourg d'Erquiarnut comme
deux individus allant en promenade. La
marcaine viendrait aussi mais elle attendait
quelques cousins et cousines qu'elle avait été
elle même invitée à la noce de son filleul,
l'ancien mendiant, qui allait s'unir à une
des plus riches familles du pays.

Pendant que nous cheminions tranquillement
vers le bourg de nombreuses chars à bancs
roulaient sur la route de Benoit allant y
conduire Marie yvonne. Quand nous
arrivâmes le bourg était déjà rempli de
monde. Les invités étaient venus plus nombreux
que l'on pensait et tous les gens d'alentour
étaient venus par curiosité pour voir ce
qui se passerait entre le curé et le noceux
marisé, car cet ivrogne ensoutané avait
persisté à dire à tout le monde qu'il ne
me marierait pas. Aussi dis que j'arrivai
les vieilles femmes, tantes ou cousines à Marie yvonne
vinrent à moi en larmoyant disant que
ce serait vraiment très pitoyable une
noce sans la bénédiction du curé.

Ne pleurez pas, leur dis-je, cette nocce sera
 benie comme les autres. Et voyant que quelques
 uns de ces femmes étoient déjà influencées
 par le vin de Syracuse je leur dis car moi
 qui commande ici aujourd'hui et votre
 curé, abbez, vous allez venir. Et en effet
 quelques instants après les cloches se mirent
 en branle nous appelant à l'église. Alors
 les figures se rasserenrent. Mais il fallait
 voir encore comment les choses se passaient
 à l'église, puisque cet évêque me tenait
 encoché le matin qu'il se préparait à me marier.
 Ousai cette petite ^{église} d'Éguy saint jésus elle
 bordée de cerisiers en ~~ram~~ clin d'œil.

Lorsque j'arrivai avec ma femme le coquin
 était déjà à l'hôtel paré et machonné ses
 oreilles, à invoquer le Dieu d'Hobbesham, Isaac
 et Jacob, c'est à dire le farouche yehovah le Dieu
 des bandits, des satyres et des assassins, à venir
 bénir notre union. Deus Abraham Deus
 Isaac et Deus Jacob vobiscum sit, et ipse
 conjungat vos. impletque benedictionem suam
 in vobis. Alleluia, alleluia sacramentum hoc
 magnum est in christo et in ecclesia.

Long, long seie ce mystère du
 mariage

un grand devant le Christ et l'Eglise.
pour le Christ et pour les gens d'Eglise
cela peut être un mystère puisqu'il est
dit dans les évangiles que de l'union d'un
pigeon et de Marie Joachim naquit un
mouton, l'agneau de Dieu, mais pour la raison
qu'on ne sait pas. par la science il n'y a presque
pas de mystère. - j'étais impassiblement ce
vieux satyre appelé dans son latin de cession
la benediction du Dieu des Juifs, sur la tête
d'un libre penseur et d'une catholique in-
conceinte. Sans que je vis personne excepté
l'officiant et ses aides qui étaient devant moi
j'étais certain que tout le monde avait les
yeux fixés sur moi pour voir quelle
posture que je prendrais et quels gestes que
je ferais durant cette cérémonie. Mais
il me vit rien d'extraordinaire sinon
un paysan nobilité en petit bourgeois qui
ne bougea pas plus durant toutes les songeries
sacées que le vieux saint Allou. le pasteur
de la paroisse, puis de quel je me trouvais.
Quand tout fut terminé il fallut aller
à la sacristie avec deux ou trois signer cet
acte sacré et en payer le coût, 6 francs

plus un pourboire qui est facultatif
 mais le plus gros est touché le matin reçu
 par ces représentants de celui qui disait que
 les riches et les manœuvres d'argent n'entraient
 jamais dans son royaume. Avec ces
 pourboires, les sous et les quêtes nos curés
 bretons font sans les plus pauvres communes
 dix mille francs de rente. En sortant de
 l'église je fus littéralement assiéjé par une légion
 de mendiants. Heureusement j'avais garni mes poches
 de monnaie que j'en bientôt débiterai sans compter.
 Je me rappelle qu'autrefois moi aussi je courais
 sur le passage en ou noy, les nouveaux mariés
 leur demander des sous. Mais en ce temps-là
 il y avait une façon particulière chez nous d'arrê-
 ter les nouveaux mariés de les forcer en quel-
 sorte à vous donner des sous ou des liards.
 En ce temps-là il n'y avait pas de char-a-banc.
 Les nouveaux mariés et les autres gens de la noce
 allaient au bourg à cheval l'homme en selle ou
 sa cavalière en croupe. Nous allions alors,
 les mendiants, les chercheurs de sous sur le passage
 sans l'entendre le plus étroit du chemin avec
 une bonne corde qu'on attachait à l'homme en
 chemin. Et quand le mal noy ou le mar
noy arrivait en leur chemin ?

orchant craon pe ar verc'h an treon -
 argent de noix ou la nouvelle mariée en bon-
 heur sous tombaient, puis on baissait la
 corde. quelque fois un molen cavalier tou-
 son cheval pour essayer de baisser la corde.
 Mais c'est là un crime, un sacrilège, en
 refusant de donner queneen an dargare-
 les sous de bonne chance aux miséreux qui
 sont les vrais enfants de Dieu. Un pareil
 crime aurait attiré la malchance sur le
 nouveau couple. Aussi l'ardac'h qui
 courait ainsi sur la corde trouvait vite
 un voisin quelconque pour l'aider en lui
 disant: molenner, fadra zonges te molen
 que pene te domc. Mais cette mode est
 oubliée comme bien d'autres. Les batons
 ont bien été tenaces & entêtés ils finissent
 quand même par laisser de côté leurs vieilles
 coutumes comme leur vieux costumes. Il y a
 cependant une chose chez eux qui ne se
 perdra jamais tant que sera la race,
 c'est la raillerie caustique. Sur ce point
 je constate qu'on fait tous les jours du progrès
 depuis que les enfants vont à l'école.

TABLE DE MULTIPLICATION

2 fois	2 font	4
2	3	6
2	4	8
2	5	10
2	6	12
2	7	14
2	8	16
2	9	18
2	10	20

6 fois	2 font	12
6	3	18
6	4	24
6	5	30
6	6	36
6	7	42
6	8	48
6	9	54
6	10	60

10 fois	2 font	20
10	3	30
10	4	40
10	5	50
10	6	60
10	7	70
10	8	80
10	9	90
10	10	100

3 fois	2 font	6
3	3	9
3	4	12
3	5	15
3	6	18
3	7	21
3	8	24
3	9	27
3	10	30

7 fois	2 font	14
7	3	21
7	4	28
7	5	35
7	6	42
7	7	49
7	8	56
7	9	63
7	10	70

11 fois	2 font	22
11	3	33
11	4	44
11	5	55
11	6	66
11	7	77
11	8	88
11	9	99
11	10	110

4 fois	2 font	8
4	3	12
4	4	16
4	5	20
4	6	24
4	7	28
4	8	32
4	9	36
4	10	40

8 fois	2 font	16
8	3	24
8	4	32
8	5	40
8	6	48
8	7	56
8	8	64
8	9	72
8	10	80

12 fois	2 font	24
12	3	36
12	4	48
12	5	60
12	6	72
12	7	84
12	8	96
12	9	108
12	10	120

5 fois	2 font	10
5	3	15
5	4	20
5	5	25
5	6	30
5	7	35
5	8	40
5	9	45
5	10	50

9 fois	2 font	18
9	3	27
9	4	36
9	5	45
9	6	54
9	7	63
9	8	72
9	9	81
9	10	90

13 fois	2 font	26
13	3	39
13	4	52
13	5	65
13	6	78
13	7	91
13	8	104
13	9	117
13	10	130